
U d'/of OTTAWA
39003000849793





LES

PETITS MYSTÈRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

RÉVÉLATIONS D'UN ENVIEUX.

PAR ARTHUR DE DROSNAY.



PARIS,

CHEZ SAINT-JORRE, LIBRAIRE,

Boulevart des Italiens, 7,

ET CHEZ DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

GALERIE D'ORLÉANS.

1844.

LES

PETITS MYSTÈRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

IMPRIMERIE D'ÉD. PROUX ET Cᵉ, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

LES

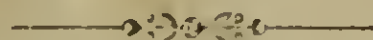
PETITS MYSTÈRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Révélations d'un envieux.

PAR ARTHUR DE DROSNAY.



Paris.

CHEZ SAINT-JORRE, LIBRAIRE,

Boulevart des Italiens, 7,

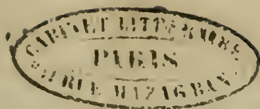
ET CHEZ DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

GALERIE D'ORLÉANS.

—

1844.





PRÉFACE.

Et d'abord, lecteur, ceci n'est pas un livre, et je n'ai nullement l'intention de me faire un titre littéraire de ces quelques pages, aux prochaines élections académiques. Cette petite brochure n'est rien moins pourtant qu'un besoin de l'époque, et voici comment : tous les ans le Français, depuis si long-temps né malin, et qui, j'en ai peur, pourra bien quelque jour mourir fort sot, le Français, dis-je, crée quelque chose ; ce quelque chose lui

sert à attirer l'attention pendant quelques mois, quelques jours, puis un beau matin on n'en parle plus, et il faut de nouveau se mettre en frais d'invention. Or, en l'an de grâce 1843, le Français s'est complu dans les mystères, comme en l'an de grâce 1842, de triste mémoire, il s'était complu dans les physiologies. Déjà le grand Paris, déjà l'Opéra avaient eu leurs écrivains, il était probable que le vent de la mode allait tourner aux mystères ; alors je me suis effrayé à l'idée que la docte Académie pourrait bien être oubliée, et que personne, peut-être, n'aurait la charité de parler d'elle. Aussi, m'asseyant à mon bureau, la plume à la main, je m'écriai que le besoin de l'époque était la *mystérisation*, que l'Académie devait aussi avoir son *mystériographe ;* bref, je me mis à *mystériser !*

Je commencerai par vous dire que ces mots, que ma plume vient d'avoir la hardiesse de tracer, ont dernièrement causé

au sein de la pudique Académie, où s'ébattent MM. Pasquier et Flourens, la plus épouvantable perturbation. On rédigeait ce fameux Dictionnaire académique depuis si long-temps promis, comme vous savez; on en était à la lettre M; bien mieux, la signification du mot MYSTÈRE venait d'être débattue. Tout-à-coup M. Hugo, profitant d'un moment où il se figurait que la plus grande partie de l'Académie était plongée dans les bras du sommeil, M. Hugo, se levant, proposa d'une voix tremblante, mais qu'il voulait rendre ferme, et au nom de MM. Sue et Second, les grands *mystériographes* par excellence, de donner droit de cité dans le Dictionnaire français aux trois mots que j'ai nommés plus haut et que je n'ose plus répéter. Aussitôt, et d'un commun accord, toute la partie de l'Académie qui ne dormait pas, se souleva avec indignation ;cinq, dix, quinze membres parlèrent à la fois (et je vous laisse à penser

quelle jolie musique cela devait faire); il y eut vingt minutes pendant lesquelles il fut impossible de s'entendre; l'agitation était à son comble; deux membres seulement dormaient encore, MM. Baour-Lormian et Pasquier.

Enfin on commença à distinguer les invectives, les injures. M. Jouy, ce terrible ennemi de Victor Hugo, s'écria avec rage, et au moins pour la quarante et unième fois, qu'on avait déjà accordé à l'auteur de la *Notre-Dame* les mots les plus baroques! M. Campenon allégua qu'il était outrecuidant de faire de telles propositions. M. Delavigne alla jusqu'à dire qu'il ne regrettait plus de ne pas avoir donné sa voix à Victor Hugo le jour de son admission à l'Académie!

« Eh! quoi, ingrat, dit chaleureusement M. Baour-Lormian qui venait enfin de s'éveiller et qui n'était pas à la question, nous interromprez-vous donc toujours? »

Le tumulte était extrême : M. Briffault écumait ; M. Cousin râlait ; M. Villemain tentait vainement, en les haussant toutes les deux, de mettre son épaule droite au niveau de son épaule gauche ! Alors, des mots on en vint aux gestes ; que dis-je, aux coups. M. Molé étendit froidement le bras, il voulait parler sans doute, mais sa colère était telle que ses doigts, fortement crispés, ne se dessaisissaient pas d'un objet souple et spongieux sur lequel ils s'étaient machinalement posés : c'était la perruque blonde de M. Pasquier qui, seul dans l'assemblée, dormait encore. Sans s'inquiéter de ce qu'il tenait, sans sourciller même à la vue du chancelier de France qui, réveillé enfin et indigné lui-même, tentait vainement de cacher avec ses mains son front dégarni, M. Molé s'écria, avec la plus profonde conviction et en agitant son singulier trophée, que c'en était fait de l'honneur de l'Académie !

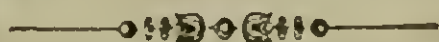
Heureusement pour cette dernière, un

rire tellement inextinguible s'était emparé d'elle, que le courage vint à manquer même aux plus ardens, et qu'il n'y eut pas jusqu'à M. Patin, dont la vue affaiblie ne distinguait pas bien l'objet unique qu'agitait la main de M. Molé, qui ne se mît aussi à rire de ce gracieux et joli mouvement de lèvres que vous lui connaissez !

Quand le calme fut rétabli dans l'assemblée, on chercha vainement M. Hugo dans la salle : il avait disparu. Drapé dans une immense twine couleur muraille, il longeait en ce moment le quai de la Ferraille et ne se retournait même pas pour voir si la nuée académique le poursuivait.

Le soir, je rencontrai M. Viennet ; il me raconta ce qui s'était passé, et ce fut ce qui me donna l'idée de ne pas retarder plus long-temps la publication des *Petits Mystères de l'Académie*. Je le proclame donc, c'est un motif plaisant qui m'a donné l'idée de ce petit pamphlet ; je désire qu'on

ne le prenne lui-même que sous le côté comique. Sur ce, je commence, et, pour qu'on ne m'accuse pas de préférence en m'occupant d'abord de tel ou tel membre, je vais tirer au sort celui des Quarante immortels dont je devrai d'abord parler... Bravo! c'est M. Ballanche, ce bon M. Ballanche : je ne le tiendrai pas long-temps, il y a si peu de chose à dire sur lui !



M. BALLANCHE.

Il faut qu'après Pasquier, Ballanche soit élu :
L'un n'a jamais écrit, l'autre n'est jamais lu!

Cette épigramme a été laissée, le jour de l'élection de ce bon M. Ballanche, sur le bureau d'un académicien probablement ennemi de son nouveau collègue, et qui, peu flatté de l'honneur qu'on lui faisait, n'a pu imposer silence à son humeur caustique. Ces deux vers expriment une vérité ; mais, après tout, cette vérité serait peu appréciée d'Odry, car, si elle est

vraie, elle n'est ni neuve, ni consolante. Il y a des siècles qu'on sait que M. Pasquier n'a jamais écrit, et il y a bien près d'un demi-siècle qu'on voit en vain M. Ballanche adresser au monde des livres tout aussi inintelligibles et tout aussi peu lus que la *Palingénésie sociale* et *l'Antigone!*

C'est triste pourtant, car si M. Ballanche voulait un matin écrire autre chose que ces quelques brochures, où le vide de la pensée et l'inutilité du but ne peuvent être rachetés par la forme ennuyeuse et froide d'une correcte monotonie, M. Ballanche serait certainement un écrivain agréable; mais il y a tant de mots chez lui, et si peu d'idées!

M. Ballanche est un des derniers élus de l'Académie; il a succédé, si je ne me trompe, à cet excellent Alexandre Duval, et, si je ne me trompe encore, il ne fera pas ce qu'a fait son prédécesseur. Du reste, c'est un homme assidu aux séances; pour rien au monde, il ne céderait le plus petit jeton de présence; toujours au poste, il est probable qu'il tient beaucoup à ce que son fauteuil ne reste pas vide; il ne dort presque jamais.

Pour nous, si nous avions eu voix consulta-

tive ou délibérative dans l'élection qui a mis M. Ballanche au rang des académiciens de France, nous aurions impitoyablement lancé contre lui une mauvaise boule. D'autant plus qu'il avait pour concurrent M. de Vigny, et qu'entre M. Ballanche, qui écrit beaucoup, mais de mauvaises choses, et M. de Vigny, qui en écrit peu, et qui n'en fait imprimer que de bonnes, nous n'aurions pas hésité un instant.

M. Ballanche a pour lui une bien bonne chose, chose qui lui a été mille fois plus utile, lors de son élection, que *la Palingénésie sociale* et l'*Antigone :* il est le protégé de madame Récamier, qui, elle-même, est la protégée de M. de Châteaubriand.



M. COUSIN.

M. Cousin a fait un cours de philosophie à la Faculté des Lettres; il a traduit, ou du moins a été censé traduire Platon; il a publié des fragmens philosophiques : voilà ses titres littéraires.

Certes il méritait, après tous ces travaux, d'être nommé de l'Académie. D'ailleurs il représente une école, il en est l'âme; il la rend de plus en plus célèbre tous les jours, à mesure qu'il s'efforce de l'obscurcir, par parenthèse. Tout cela

est très bien : il devait être de l'Académie, il en est.

Pourtant, c'est une fâcheuse philosophie que la philosophie de M. Cousin. Pour ma part, j'ai l'honneur de la condamner de toutes les forces de ma petite intelligence. Eh bien ! le croiriez-vous ? malgré cela j'ai été obligé, forcé, entendez-vous ? de dire en plein public, à ce M. Cousin lui-même, que sa philosophie était la meilleure philosophie qu'il y ait au monde. Que voulez-vous ? grâce au régime universitaire de notre gracieux gouvernement constitutionnel, vous savez que nul Français ne peut parvenir à quelque fonction publique que ce soit, sans être muni d'un diplôme de bachelier ès-lettres ; or, comme tous les autres, j'étais venu m'asseoir, il y a quelques années, sur cette terrible sellette de la Sorbonne, et M. Cousin, qui était un de mes examinateurs, me posait nettement cette question positive : « Monsieur, quelle est aujourd'hui la meilleure philosophie? » Je répondis bravement, non pas que c'était la sienne, c'eût été trop fort, mais que c'était l'éclectisme, ce qui est absolument la même chose. Intérieurement je ne méprise rien tant au monde que l'éclectisme ; mais que voulez-vous?

si je ne disais pas cela, j'étais refusé à mon examen, je n'avais pas mon diplôme de bachelier, je ne pouvais pas faire mon droit : et ma mère tient tant à ce que je représente un jour quelque chose. Bref, ma réponse eut lieu comme je viens de vous le dire; elle me valut le plus gracieux sourire de M. Cousin, qui, sans me laisser plus long-temps à la torture, passa outre, et s'esquiva doucement en mettant une boule blanche pour moi, en même temps qu'il absorbait une tasse de café, pour lui, dans cette arrière-fabrique de bacheliers que vous connaissez tous, jeunes gars, qui jouissez comme moi de l'avantage de subir des examens.

Quel régime, quelle constitution!

Quel gouvernement que celui où il faut absolument mentir pour être quelque chose!

Dans tous les cas, M. Cousin dans ce moment est quelque chose; il a été grand-maître de l'Université, il peut le redevenir demain : ses écrits, sa doctrine se propagent avec d'autant plus de facilité qu'on vient de les imposer aux colléges et institutions, non seulement comme enseignement, mais encore comme récompense, c'est à dire que nos fils, nos frères, après avoir bien travaillé pendant des années,

après avoir vainement cherché à comprendre cette philosophie, terrible en ce sens qu'elle ose à peine se fonder sur un Dieu, cette philosophie vide et sceptique qui ne guérit aucune plaie du cœur, qui ne donne aucune espérance à l'âme, recevront encore en prix à la fin de l'année, un tome dépareillé peut-être des œuvres de M. Cousin.

.... Et nunc applaudite cives !

Vive la Charte !

M. Cousin est un homme à cheveux gris-blancs, à figure en dedans ; sa démarche est incertaine, son regard oblique ; son regard encore est quelquefois lascif autant au moins que son sourire est sardonique : si on ne le savait pas honnête homme, on pourrait se méfier de lui.

Il touche une foule de traitements, entre autres, quelques milliers de francs, pour un cours qu'il ne fait plus à la Sorbonne. Sa mise est plutôt sale que convenable ; il ne met que rarement des gants : je ne sais s'il fait exprès d'affecter un peu de cynisme, toujours est-il que, si telle est son intention, il réussit parfaitement.

Assez exact aux séances académiques, il est souvent aussi froid et taciturne qu'il se montre, d'autres fois, gai et ricaneur. Je crois qu'il ne fait pas grand cas de la majeure partie de ses collègues de l'Académie.

Au total, et comme ce n'est pas à nous de le juger en dernier ressort, mais bien à la postérité, inclinons-nous devant l'élection qui lui a depuis long-temps déjà donné rang parmi les immortels. Il méritait, sous bien des rapports, d'être de l'Académie; il en est: silence!



M. CHARLES NODIER.

M. Charles Nodier, outre qu'il est un des premiers puristes de France, est aussi un des esprits les plus fins de notre époque : modeste autant que spirituel, simple autant que savant, M. Nodier est un type d'homme d'esprit et de talent ; son goût est exquis, sa méthode parfaite, c'est une des rares exceptions académiques.

Ses ouvrages sont autant de petits chefs-d'œuvre de construction, de style, d'inven-

tion, de poésie : sa manière d'écrire est nette, concise, pure de tout alliage, exempte d'exagération. Charles Nodier ne fait pas des volumes, il écrit des livres : il réfléchit beaucoup avant de rien écrire, il pèse tout ce qu'il dit. Les plus petits faits ont droit comme les autres à son attention, aussi sait-il tirer parti du mot le plus simple. Sous le rapport du style, nous avons de lui des ouvrages comme on en voit peu ; je les citerai tous en général ; en particulier, ses *Voyages romantiques et pittoresques dans l'ancienne France*. Sous le rapport de l'invention, il nous a laissé un chef-d'œuvre, *Jean Sbogar*, cette délicieuse fiction que vous connaissez tous. Sous le rapport du goût, *Thérèse Aubert*, dont la lecture fait venir des larmes. Ses poésies ont moins de portée ; mais il y a cependant de charmantes idées sous quelques vers charmants. Ses *Mélanges littéraires*, sa *Bibliothèque sacrée, grecque et latine*, et d'autres ouvrages encore, lui auraient seuls valu le fauteuil académique, si son grand travail scientifique, son *Dictionnaire des Onomatopées* de la langue française, ne l'en avait aussi rendu digne sous un autre rapport.

M. Charles Nodier fait partie de la véritable

Académie, c'est à dire qu'il sait encore résister aux intrigues de l'élection, qui veulent faire de ce corps, éminemment littéraire, un corps uniquement politique; il s'attache à ne se donner pour collègue que des hommes d'un véritable talent littéraire, et d'un talent littéraire avant tout. Nous croyons pouvoir affirmer qu'aux dernières élections il n'a donné sa voix ni à M. Flourens, ni à M. Pasquier, ni à M. Ancelot, ni à M. Patin.

Quant à la réputation d'homme d'esprit, depuis si long-temps acquise à Charles Nodier, elle est parfaitement méritée : un peu de causticité quelquefois, beaucoup de bonté toujours, voilà l'esprit de Charles Nodier! Un trait entre mille vous montrera l'usage qu'il en fait.

A l'une des dernières nominations académiques, M. Nodier, qui occupait, conjointement avec M. Dupaty dont il est l'ami, le bureau d'élection, eut, avec ce dernier, une petite contestation à la fin de la séance, touchant telle ou telle manière de remplir leurs fonctions. M. Nodier était dans son droit, il le savait; mais, ennuyé de la persévérance que mettait M. Dupaty à vouloir le convaincre, un peu piqué d'un autre côté d'avoir vu le triomphe d'un candi-

dat qu'il n'appuyait pas, il finit par dire à M. Dupaty, avec un peu d'humeur : « Mon Dieu ! mon cher, il me semble que je dois connaître aussi bien que toi les règlements de l'Académie : j'étais ici bien avant toi.

— Sans doute, dit doucement M. Dupaty, mais....

— C'est même, continua Charles Nodier, ce qui m'a procuré jadis l'inappréciable avantage de te donner ma voix.

— Ah ! reprit M. Dupaty de plus en plus humble, je le sais, je n'avais pas besoin, Nodier, que tu me le rappelas.

— *Lasses*, dit Charles Nodier de sa voix la plus forte. »

Ce fut la seule vengeance du spirituel puriste.



M. PATIN.

Qu'est-ce que c'est que M. Patin ?

Le connaissez-vous? Il y a bien, dans une des pièces les plus grivoises du répertoire du Palais-Royal, une madame Patin, très forte en gueule, comme dirait madame Pernelle: mais ça ne peut avoir aucun rapport avec un académicien. Que diable peut donc être ce M. Patin?

Ma foi ! il y a quelques jours, je vous avoue que j'aurais été bien en peine de vous le dire ; aujourd'hui je suis mieux informé; et, grâce à

des recherches consciencieuses et à des perquisitions tout-à-fait couronnées de succès, je puis vous dire le résultat de mes découvertes.

M. Patin est un homme entre deux âges, plutôt laid assurément que beau ; il porte volontiers l'habit noir ; il est décoré ; sa physionomie manque d'expression, pourtant il y a beaucoup de bonté dans son sourire ; sa voix, mielleuse et traînante, ne déplaît pas d'abord, mais devient bientôt ennuyeuse par sa fatigante monotonie. Quant à ses titres littéraires, ils se réduisent à quelques préfaces mises en tête de nouvelles éditions des classiques latins. Enfin, j'ai découvert encore que M. Patin demeurait rue Cassette, qu'il occupait à la Sorbonne une chaire de poésie latine (latine, entendez-vous !) et qu'il était de plus (et c'est là, soyez-en sûr, ce qui l'a placé où il est) bibliothécaire d'un des châteaux royaux !

Certes M. Patin est un excellent homme ; il jouit de la plus parfaite réputation à la Sorbonne ; il a, comme examinateur au baccalauréat ès-lettres, la renommée la mieux établie de bonté et d'indulgence ; il ne vous pose la question ni comme M. Lefébure de Fourcy, qui ressemble par trop, dans ces occasions-là, à un boule-

dogue, ni comme M. Cousin, qui a trop d'analogie avec le renard, mais posément, poliment surtout. C'est encore, je le veux bien, un homme instruit qui possède parfaitement son Horace et son Virgile, qui explique tous les classiques latins à livre ouvert ; mais enfin sont-ce là des titres suffisans pour mériter un fauteuil à l'Académie française ? Non, mille fois non.

Véritablement on se sent saisi d'indignation en voyant ainsi les places académiques données à des intrus qui sont tout autre chose que des écrivains ; on se dit que les véritables littérateurs méritent bien ces avanies et cette réprobation, puisque, chargés de désigner et d'élire leurs pairs, ils vont les découvrir parmi des hommes tout-à-fait étrangers à la littérature ; mais, en y faisant bien attention, on finit par se convaincre que l'Académie n'est point aujourd'hui destinée aux gens de lettres et qu'elle en compte bien peu dans son sein.

Du reste, toutes les nouvelles nominations ressemblent singulièrement à celle de M. Patin ; on veut faire, comme je l'ai dit déjà, un corps uniquement politique de l'Académie. M. de Vigny a des opinions qui ne plaisent pas aux hommes puissans du jour, cela

devait suffire pour le faire repousser ; et, après lui avoir opposé M. Patin, on lui a opposé M. de Saint-Aulaire, comme on lui opposera sans doute encore M. Vatout, M. Trognon, M. de Rambuteau, voire même le maréchal Soult, qui tous avant peu seront, soyez-en bien sûrs, membres de l'Académie française !

A la place de M. de Châteaubriand, si je savais que je dusse un jour m'asseoir au palais de l'Institut, entre M. Vatout et M. Trognon, je donnerais dès demain ma démission de membre de l'Académie française.

M. DE CHATEAUBRIAND.

M. de Châteaubriand est, à mes yeux, le plus grand génie du siècle ; c'est en outre, comme homme, un type de noblesse, de grandeur d'âme, de fidélité, d'abnégation.

M. de Châteaubriand est, en un mot, pour moi, l'homme par excellence. Il résume complètement l'idée que chacun peut se faire d'un grand homme, d'un esprit élevé, d'un cœur aussi noble que haut placé, d'un dévouement aussi vrai qu'éternel.

Sa vie est une suite continuelle de peines,

d'afflictions, de déboires, de déceptions, en même temps qu'un long triomphe, dans lequel la gloire, la vertu, la reconnaissance, l'amitié, viennent toutes et successivement lui jeter des couronnes. *René*, a-t-on dit, n'est rien moins que l'histoire de sa vie, avec quelques changements de noms et de circonstances. Je ne sais si une pareille supposition est vraie ; toujours est-il que, pour avoir écrit un tel livre, M. de Châteaubriand a dû bien souffrir. Il est impossible de mieux faire comprendre le bonheur en opposition avec le désespoir, la passion aux prises avec la raison ; ce livre, je le répète, n'a pu être écrit que par un cœur malheureux

Atala, cet autre chef-d'œuvre comme il n'y en a pas un second dans la langue française, *Atala* aussi a dû être écrit sous l'impression d'une vive peine. Pour peindre d'aussi poignantes douleurs, d'aussi sublimes amours, il faut une connaissance approfondie du cœur humain ; et le malheur seul, ou peut-être encore une longue expérience, peuvent donner à tous cette triste connaissance. M. de Châteaubriand était bien jeune encore quand il écrivit *Atala*. Le malheur seul l'avait donc rendu expert en matière de souffrances humaines.

On vivait, du reste, bien vite à cette époque épouvantable qu'il a traversée, et les impressions restaient bien vives et bien durables quand on avait vu, comme lui, un frère monter sur l'échafaud! La jeunesse de M. de Châteaubriand fut donc aussi malheureuse que fertile en terribles leçons. Il quitta son pays, alla demander à l'Amérique un repos que sa patrie lui refusait. Les forêts du Nouveau-Monde lui donnèrent-elles cette tranquillité que son cœur désirait tant? Je ne sais : demandez à René.

Je n'ai pas ici à raconter sa vie ; tout le monde la sait; il n'y a personne qui ne l'admire. Fidèle au gouvernement des Bourbons de la branche aînée, M. de Châteaubriand connaissait trop bien son devoir pour rien accepter de la branche cadette, qu'il ne pouvait estimer. Après avoir, pour ainsi dire, prévu cette singulière révolution de juillet, qui plaçait sur la tête d'un homme nouveau la couronne de saint Louis, M. de Châteaubriand la vit venir avec courage, avec résignation. Espérant des jours meilleurs, il se retira des affaires, abandonna la plus magnifique position ; il quitta son manteau de pair de France, quand il fallut le reconquérir par un serment qu'il ne pouvait faire ;

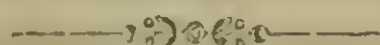
enfin, il dit adieu avec courage à la splendeur et à la puissance; il préféra être le plus obscur serviteur de son roi plutôt que le premier ministre de celui qui en avait pris la place.

Je ne parlerai pas non plus longuement des ouvrages de M. de Châteaubriand; ils sont dans les mains de tous, dans les cœurs, devrais-je dire, car l'auteur des *Martyrs* parle surtout à l'âme : chacun a lu tous ses livres, les a admirés mille fois. Son *Génie du Christianisme* est l'histoire de notre religion au point de vue le plus sublime qu'on puisse jamais atteindre. Il y a des pages dans ce livre qui font verser des larmes, qui émeuvent l'homme le plus insensible; c'est le morceau le plus éloquent qui ait jamais été fait en faveur de la religion; c'est le livre qui a rendu le plus de services au christianisme, alors qu'il fut publié, au sortir d'une révolution qui avait tenté follement de l'éteindre. *Les Martyrs*, les *Mémoires sur le duc de Berry*, l'*Essai sur les Révolutions*, sont autant d'autres livres d'un mérite inappréciable : tous portent le cachet du grand génie qui les a scellés; tous sont admirables de style, d'idées, d'expressions, de vérité!

Pour moi, la voix de M. de Châteaubriand,

si je me présentais un jour aux suffrages académiques, vaudrait à elle seule, pour mon amour-propre, plus que toutes les voix réunies des obscurs littérateurs que la protection et le calcul des derniers temps ont placés à côté de lui.

On sait que M. de Châteaubriand a écrit des *Mémoires* qui ne devront paraître qu'après sa mort. Sans doute ces adieux du grand homme au monde auront un mérite bien éminent, un intérêt bien profond ; mais puissions-nous ne les lire que dans bien long-temps !



M. CAMPENON.

Tous les membres de l'Académie, à quelques rares exceptions près, représentent quelque chose : M. Viennet, la fable ; M. Thiers, la politique ; M. Royer-Collard, la philosophie ; M. de Lacretelle, l'histoire ; M. Soumet, l'épopée ; M. Hugo, la poésie actuelle ; M. Delavigne, la poésie un peu passée ; M. Guizot, la ruse ; M. Pasquier, *la fidélité*. M. Campenon, lui, ne représente rien ; il forme, avec M. Peletz et M. Jay, un trio complètement nul. J'ai entendu

dire à un plaisant que ces messieurs représentaient les Egyptiens d'Hérodote après leur mort.

Cela ne veut pas dire cependant que M. Campenon n'ait rien écrit, et qu'il n'ait pas mérité jadis le fauteuil académique ; mais cela signifie que M. Campenon n'écrit plus, ne fait plus parler de lui, ne donne plus signe de vie; enfin que personne ne pense à lui, et qu'on le croit mort depuis long-temps.

M. Campenon, après tout, est un vieillard aimable ; il nous a donné une traduction d'Horace qui a, du reste, été bien dépassée depuis : nous lui devons encore des *Mémoires sur Ducis;* enfin, ses poèmes, qu'on ne lit plus, ont eu autrefois beaucoup de succès, et je ne citerai que pour mémoire l'*Enfant prodigue* et *la Maison des Champs.*

C'est chez lui qu'est arrivée cette aventure que vous avez connue sans doute, mais que je veux pourtant raconter.

M. Casimir Bonjour, qui depuis tantôt vingt ans désire aller s'asseoir à l'Académie, entre M. Scribe et M. Dupaty, se présentait pour la septième fois aux suffrages académiques. Selon l'usage, il faisait quelques visites obligées pour

se gagner des voix. Déjà trois académiciens lui avaient fait entendre qu'il n'aurait pas la leur, quand il arriva enfin à la porte de M. Campenon : il sonna, une servante vint lui ouvrir.

— Bonjour, dit-il.

— Votre servante, lui fut-il répondu.

— M. Campenon?

— C'est ici, Monsieur.

— Est-il visible?

— Si Monsieur veut dire son nom, j'irai voir si Monsieur peut le recevoir.

— Bonjour.

— Votre servante, Monsieur, répond la bonne d'un air étonné.

— Eh bien! vous n'allez pas prévenir votre maître? dit M. Casimir, qui voyait qu'elle restait en place.

— Monsieur ne m'a pas dit son nom?

— Bonjour! répéta avec force le visiteur.

— Mais votre nom, Monsieur?

— Bonjour, vous dis-je.

La bonne prit son parti, sans trop comprendre ce que pouvait être ce monsieur qui lui disait bonjour pour la cinquième ou sixième fois; elle alla trouver son maître et lui dit qu'un monsieur, répétant continuellement le mot bon-

jour, demandait à le voir. M. Campenon désirait être seul, et sans hésiter :

— Dites-lui bonsoir, répondit-il à sa servante, et qu'il s'en aille!

La pauvre fille, qui devait être Champenoise, bien certainement, alla répéter à M. Casimir Bonjour que M. Campenon lui disait bonsoir. Il en résulta que le pauvre M. Bonjour se crut congédié, et qu'il alla continuer sa corvée, bien convaincu qu'il n'aurait pas la voix de M. Campenon.

M. Campenon n'est pas positivement exact aux séances académiques; quand il y vient, il dort la plus grande partie du temps.

Il fait partie de cette intéressante série d'académiciens qui, sous l'ingénieux prétexte qu'on a quelque temps parlé d'eux jadis, ne veulent plus, pour aucune raison, qu'on en parle aujourd'hui.

M. DE TOCQUEVILLE.

M. de Tocqueville, auteur d'un seul ouvrage, était déjà membre de l'Académie des sciences morales et politiques quand il a été, l'an passé, nommé membre de l'Académie française. Si ses titres littéraires n'étaient pas nombreux, au moins ils n'étaient pas nuls, et, sous ce rapport, nous ne blâmerons pas son élection. D'ailleurs, M. de Tocqueville est jeune, on nous le dit travailleur consciencieux, il faut espérer qu'il n'en restera pas là,

et qu'il désirera autant que possible justifier par de nouveaux travaux le choix qu'on a fait de lui.

Son ouvrage sur l'Amérique est un véritable travail, et, sous le rapport économique comme sous le rapport littéraire, c'est une œuvre durable.

M. de Tocqueville est un homme sur le compte duquel l'opinion publique n'est pas encore arrêtée. Bien du monde ignore qui il est; il y a des gens à qui son nom est même totalement inconnu : cela prouve qu'aujourd'hui la littérature est dans un état de dégradation pénible; cela prouve surtout qu'on ne lit plus maintenant (je parle du public en général) que les ouvrages du jour, que les créations sans rime ni raison que le scandale et l'immoralité rendent seuls intéressans.

Que M. de Tocqueville ne se décourage pas cependant; si son ouvrage n'a pas été lu et apprécié de tout le monde, ceux qui ont voulu en tenter sérieusement la lecture ont pu y découvrir tout ce qu'il recèle de mérites. C'est pour le petit nombre, il est vrai, que M. de Tocqueville a écrit; mais ici c'est bien certainement les suffrages justes et sensés du petit nom-

bre qu'il faut tâcher de conquérir, plutôt que les applaudissements viciés et faux de la foule qui ne sait plus guère, avouons-le avec peine, qu'applaudir à l'invraisemblance et au scandale!

M. JOUY.

M. Jouy, qui se laisse appeler tant qu'on veut M. *de* Jouy, est une des plus complètes nullités académiques ; il fait à l'Institut de France la plus triste figure.

M. Jouy, qui ne se vante pas d'une foule de mauvais livres qu'il a écrits jadis, tels que *l'Ermite en province, l'Ermite en prison*, etc., etc., ne se glorifie que d'un seul qui n'est pas de lui, *l'Ermite de la Chaussée-d'Antin*, dont M. Merle est l'auteur. De plus, tout obscur qu'il est, c'est M. Jouy qui fait le plus de bruit

à l'Académie ; et, si l'on n'y mettait bon ordre, il n'y aurait pour tout et en tout que pour lui à parler.

M. Jouy ne doit pas être sans savoir qu'il est inférieur à beaucoup de ses collègues ; pourtant il est l'ennemi le plus acharné des nouveaux arrivans, témoin l'élection de Victor Hugo.

M. Jouy a fait preuve, en cette occasion, d'un esprit vraiment machiavélique : non content de se mettre beaucoup au dessus de l'auteur des *Orientales,* il a encore eu la faconde de faire entendre que l'Académie ne pouvait faire un plus mauvais choix que celui de M. Hugo.

Il fallait voir, le jour de l'élection, ce pauvre M. Jouy criant, se démenant, sautant sur son fauteuil. Sa figure contractée était plus laide encore que de coutume ; ses yeux semblaient vouloir sortir de sa tête : pourtant il n'y voyait pas mieux. Sa vue n'est pas bonne, comme on sait, et, à deux pas, lui et M. Patin pourraient bien ne pas se voir. Enfin, les chances semblent contre Victor Hugo ; déjà douze votes sont contre lui. Il sort de la bouche de M. Jouy un petit cri peu différent de celui que pousse la

poule rassemblant ses poussins ; mais, ô malheur ! le dernier suffrage est proclamé, et le hasard donne dix-huit voix à Victor Hugo ! C'est la majorité, il triomphe ! c'en est fait, il a le droit de traiter M. Jouy de collègue !

On prétend que ce jour-là M. Jouy sortit de l'Académie la mort dans l'âme, traversa la première moitié du pont des Arts dans une agitation extrême, s'arrêta au milieu, eut un instant l'idée de piquer une tête dans l'éternité, selon la pittoresque expression de Théophile Gautier ; mais qu'après tout, réfléchissant qu'il ne pourrait peut-être pas en revenir pour écrire un nouvel *Ermite dans la Seine*, il préféra rentrer discrètement chez lui, au risque de ne pas dormir pendant huit jours. Eh quoi ! l'auteur d'*Angelo*, de *Ruy-Blas* allait avoir le droit de s'asseoir à côté de lui, le créateur de *Bélisaire* et de *Tippoo-Saëb !*

Ces deux tragédies, qu'on ne joue plus, sont, avec l'opéra de *Fernand Cortez* et la collection de ses *Ermites*, qu'on ne lit pas et qu'on n'a jamais lus, les titres littéraires de M. Jouy. On conviendra qu'avec un sac si bien garni, il est bien permis de se déclarer fièrement l'ennemi de l'auteur de la *Notre-Dame !*

M. DE FELETZ.

M. l'abbé de Feletz est encore un des membres de l'Académie que le public semble avoir aujourd'hui tout-à-fait oublié ; pourtant il serait injuste de le confondre avec ceux de ses collègues qui non seulement n'écrivent plus rien aujourd'hui, mais même n'ont jamais publié rien que de médiocre.

M. l'abbé de Feletz, comme théologien, comme philosophe, comme moraliste, comme savant, est un homme tout-à-fait remarquable ;

de plus, son caractère est trop aimable pour avoir des détracteurs; tous ceux qui le connaissent l'estiment et le chérissent. Malheureusement, M. de Feletz, dont la modestie est aussi grande que le talent est remarquable, se tient, à l'heure qu'il est, tout-à-fait en dehors du bruit du monde et de la presse. Nous devons regretter d'autant plus le silence de M. de Feletz, que sa parole et ses conseils pourraient être d'un grand poids dans les querelles fâcheuses qui agitent aujourd'hui, en France, le clergé et l'Université.

M. de Feletz est le dernier représentant, à l'Académie, du clergé français; M. de Quélen et lui y donnaient, il y a quelques années, un noble exemple de fidélité et de vertu. Aujourd'hui, M. de Feletz vient seul s'asseoir en costume de prêtre à côté du fauteuil de son illustre ami.

Le clergé de France n'est-il donc plus composé que de gens sans talent, et devons-nous penser que nos évêques, autrefois si érudits, ne sont plus dignes aujourd'hui de venir chercher une place à l'Institut?

M. THIERS.

M. Thiers est l'auteur d'un livre qui devait nécessairement le conduire à l'Académie : nous serions désolé qu'il n'en fût pas.

M. Thiers, dans son *Histoire de la Révolution française*, a fait preuve à la fois de trois grandes qualités : il a montré d'abord, et avant tout, qu'il était écrivain ; son style, aussi châtié que facile, brille surtout par une clarté admirable ; en second lieu, M. Thiers a prouvé qu'il était historien ; et enfin sa troisième qua-

lité a été, à nos yeux, d'être un historien à peu près impartial.

M. Thiers, aujourd'hui que sa position politique le place dans une situation si différente, n'écrirait plus ainsi, ou je me trompe fort, l'histoire de notre terrible révolution. On prétend qu'il compose une histoire de l'empire; je doute que, sous le rapport historique, ce livre ait le mérite de son premier travail.

En effet, il lui aura fallu, dans ce livre, satisfaire à une foule d'exigences, sacrifier, sinon à des convictions, au moins à des idées; or, maintenu par la situation et les événements, sa plume n'aura pas osé dire certaines choses qu'elle aurait autrefois bien certainement tracées, et peut-être même quelquefois, pour satisfaire à des exigences de parti, dénaturerait-elle légèrement les faits?

Au contraire de cela, M. Thiers, lorsqu'il composa son *Histoire de la Révolution française*, était fort jeune; il ne s'était pas encore essayé à cette vie agitée et bruyante de la tribune qu'il a si souvent connue depuis; nulle autre impression que la sienne ne se traçait sur son papier; il écrivait son histoire avec conviction, il écoutait même sans doute les douces

inspirations du cœur qu'une âme jeune et pure sait si bien faire éclore! Maintenant, on le sait, l'homme politique a remplacé l'historien, et la politique dessèche le cœur, elle rend froid et égoïste. M. Thiers aura-t-il pu échapper à la contagion? sa plume de 1844 aura-t-elle la fraîcheur et, si je puis m'exprimer ainsi, la candeur qui la caractérisaient il y a vingt ans? je ne le crois pas : son livre nouveau ne sera qu'un discours politique.

M. Thiers est ce petit homme court et trapu, gros et replet, que vous avez vu tous, pour peu que vous alliez quelquefois dans le quartier des lorettes, où il demeure, ou bien sur les boulevards, où il se promène souvent. Il aime à fouler aux pieds l'asphalte de ces derniers, depuis la Madeleine jusqu'à la rue de la Chaussée-d'Antin; on l'y voit rarement seul; il a toujours le sourire sur les lèvres, et son petit nez fin, qu'on a depuis long-temps comparé à celui d'une fouine, donne à sa figure autant d'expression que d'esprit. Vous le connaissez tous, je n'insisterai donc pas plus long-temps sur lui; je répéterai seulement que M. Thiers méritait à plusieurs titres d'être de l'Académie française.

M. JAY.

Voilà un des meilleurs dormeurs de l'Académie.

M. Jay, persuadé sans doute qu'il n'a plus rien à apprendre de ses indignes collègues, ou collègues indignes, si vous aimez mieux, M. Jay ne vient plus à l'Institut que pour trancher du grand seigneur. Il s'installe commodément dans son fauteuil, place sa main sur son front (pour avoir l'air de songer, mais en réalité pour mieux

cacher son sommeil), puis s'endort bientôt paisiblement, pour ne plus se réveiller qu'à la fin de la séance.

Si on voulait raconter toutes les naïvetés de M. Jay, un volume ne suffirait pas. C'est lui qui, achetant un jour un corbeau, répondit à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il pensait en faire, qu'il voulait voir si cet animal vivait réellement, comme on le disait, plus de trois cents ans.

C'est encore M. Jay qui, se trouvant un jour à un grand dîner, en présence d'un homard magnifique, s'écria avec une joie mal dissimulée : « Le voilà donc ce grand cardinal des mers ! »

Il pensait apparemment que les homards étaient rouges avant d'être cuits.

On raconte encore qu'une autre fois M. Jay voulut persuader à un garçon de café qu'il protégeait, qu'il devait se marier, prétendant, avec un aplomb imperturbable, qu'il n'était pas fait pour rester garçon!

Qu'a donc fait M. Jay pour être de l'Académie? car enfin ces trois réponses, prises entre mille, prouvent beaucoup d'ingénuité et de candeur, mais en revanche peu d'intelligence et de

malice. Qu'a donc fait, encore une fois, M. Jay pour être académicien?

Nous serions injustes si nous ne mentionnions pas les deux ou trois ouvrages qu'il a publiés il y a bien long-temps, et que chacun peut acheter au plus bas prix sur tous les quais de Paris, à savoir : *la France littéraire au dix-septième siècle,* fort médiocre livre qui avait le défaut capital de venir après une foule d'autres; l'*Histoire du ministère du cardinal de Richelieu,* faible aperçu qui ne fera de mal à personne; et enfin des Mélanges littéraires, politiques et *emphatiques,* que l'auteur a pu aller puiser à mille sources diverses.

Voilà toutes les ressources de M. Jay! voilà son bâton de maréchal de France!

Sérieusement, quand on a autant fait pour la littérature de son pays, pour la gloire de son nom, il est bien permis d'être l'ami de M. Jouy, et de se reposer sur ses lauriers passés, en dormant profondément à toutes les séances académiques.

C'est ce que fait M. Jay; et, s'il est franc, il avouera que son titre d'académicien l'a tout autant étonné, autrefois, que le bâton de maréchal de France, qui a été envoyé, il y a quelques

mois, au général Bugeaud, a dû frapper de stupéfaction le héros de la rue Transnonain !

M. Jay, qui n'a bien certainement pas inventé la poudre, est un paisible citoyen, ayant, comme beaucoup d'autres, monté sa garde et payant fort exactement ses contributions ; il doit être bien certainement actionnaire dans la compagnie créée récemment pour l'exploitation de la Péninsule ibérique, ce qui signifie, en bon français, compagnie pour l'épuisement partiel ou total de la bourse des Français en général, et des Parisiens en particulier.



M. VIENNET.

Je vous dirais bien les choses les plus saugrenues sur cet académicien, je vous énumérerais bien toutes les sottises qui ont été débitées sur son compte et surtout sur le compte de sa tragédie d'*Arbogaste*; mais j'aime mieux vous dire que M. Viennet vaut mieux que tous ses détracteurs, et qu'il a plus d'esprit à lui seul que n'en ont tous ceux qui le critiquent.

Le grand malheur pour M. Viennet, à propos de sa tragédie d'*Arbogaste*, ça été de lui

avoir donné un nom aussi baroque. *Arbogaste,* disait chacun, qu'est-ce que c'est que cela? et tout le monde de rire. Il n'y avait guère que les Strasbourgeois capables d'apprécier ce nom-là; car, si je ne me trompe, leur patron s'appelle ainsi. Mais quel rapport durable pouvait-il y avoir entre le Théâtre-Français et les habitants de Strasbourg; d'ailleurs, l'*Arbogaste* de Strasbourg est un saint, et M. Viennet vient vous parler d'un assassin, d'un Franc qui égorge Valentinien II. Ce ne pouvait être cela; d'ailleurs, je le répète, l'opinion des habitants de Strasbourg ne devait raisonnablement pas faire foi, et on pouvait affirmer qu'*Arbogaste* était tout-à-fait inconnu.

Voilà bien notre époque : elle condamne ce qu'elle ne comprend pas, et, pour un auteur maintenant, il ne s'agit plus de faire une belle pièce, fourmillant de beaux vers, il faut encore qu'il ait le talent de lui trouver un titre, un titre bien ronflant, quelque chose comme : *la Voisin ou l'Empoisonneuse!* Elle est connue au moins celle-là, tandis qu'*Arbogaste*..... M. Viennet a trop d'esprit pour s'occuper de ces choses-là, aussi sa pièce n'a pas réussi.

Il n'en est pas moins, à mon avis, un des

meilleurs poètes tragiques de notre époque (ce qui est peu dire, du reste), et en même temps un des hommes les plus spirituels de l'Académie. Il a composé des fables charmantes ; il y en a bien certainement que Lafontaine eût signées.

Je ne puis résister au plaisir de vous en citer une tant elle m'a semblé jolie. Je l'ai retenue en entier ; c'est, en même temps qu'une charmante fable, une toute petite leçon de morale. Elle est intitulée : *les Deux Almanachs*, la voici :

LES DEUX ALMANACHS.

Un almanach de l'an passé,
Étant sur un bureau, côte à côte placé
Près d'un almanach de l'année,
Lui disait : « Cher voisin, quel crime ai-je donc fait,
» Qu'on ait si brusquement changé ma destinée ?
» Mon maître à chaque instant m'ouvrait, me consultait,
» Et maintenant ma basane fanée,
» A la poussière, aux vers, demeure abandonnée,
» Tandis que le capricieux
» Semble avoir pour toi seul des mains et des yeux ! »
L'autre almanach, tout frais doré sur tranche,
Lui répondit : « Mon pauvre ami,
» Tu n'es plus de ce temps, et le tien est fini :

» Quand nous en sommes au dimanche,
» Tu n'es encor qu'au samedi.
» Ne t'en prends qu'à ton millésime;
» Si, grâce au mien, je suis ce que tu fus,
» J'aurai mon tour, et mon seul crime
» Sera d'avoir compté douze lunes de plus! »

Amis, tout passe et change, en ce monde fragile;
N'être plus de ce temps, c'est comme n'être pas.
Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile;
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats!
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amants trahis, beautés passées,
Vous êtes de vieux almanachs!

Si seulement MM. Jay, Jouy, Droz, Peletz, Campenon et autres avaient le bon esprit de s'appliquer la morale de cette fable, ils verraient bien qu'ils ne sont plus que de vieux almanachs? mais!....

M. Viennet est un des hommes éminents de notre époque; ses tragédies de *Clovis* et de *Sigismond* ont eu, lors de leur apparition, une vogue qui a bien prouvé leur mérite: reprises aujourd'hui, elles n'auraient peut-être plus le même succès; elles tomberaient sans doute comme *Arbogaste*, coupables, comme cette

dernière, de n'être plus de notre époque, d'être de *vieux almanachs!*

M. Viennet a, en outre, publié un poème épique qui, vu la pauvreté de la littérature française en ce genre, peut être considéré comme un petit chef-d'œuvre : je veux parler de la *Philippide*. Enfin ses fables sont charmantes, et, s'il vous révélait toutes celles qu'il tient en portefeuille et qu'il ne veut pas encore livrer à la publicité, vous verriez qu'on a tort de se moquer de lui et qu'il pourrait bien se faire que les rieurs fussent un jour de son côté.

M. Viennet n'a eu qu'un tort à mes yeux, celui de prendre trop à cœur les sottes attaques et les absurdes propos de ses détracteurs; avec tout son esprit, il ne devrait pas y faire attention!



M. GUIZOT.

De tous les hommes d'Etat de notre temps, M. Guizot est celui qui fait le plus parler de lui : malheureusement, ce n'est pas toujours sous un côté favorable, tant s'en faut. M. Pasquier et lui représentent, avec une vérité déplorable, la déloyauté politique. En outre, M. Guizot est pour moi le type de la ruse et de l'adresse.

Sous le dehors le plus digne, sous le langage le plus net, M. Guizot cache la fourberie

la plus insigne, la rouerie la plus adroite, en conduite s'entend. La triste position que sa conduite astucieuse nous a faite, depuis qu'il est aux affaires, ne prouve que trop combien la France devrait se méfier de cet homme, et quel rôle indigne d'elle il lui fait jouer depuis qu'il est ministre.

Mais le verbiage de cet homme habile, son aplomb, son adresse et son esprit aussi, car il en a beaucoup, jettent, aux yeux de presque tous ceux qu'il veut gagner, une poudre épaisse, qu'ils ne peuvent arracher de leurs yeux qu'après que celui qui la leur a lancée, triomphe et jouit! Il y a à la chambre des bancs entiers de députés qui, prêts à voter contre le ministère, après un débat juste et modéré, tournent de suite à l'ennemi, quand M. Guizot, avec sa parole astucieuse et correcte, adroite et magnifique, vient leur dérouler, d'une façon aussi fausse que ridicule souvent, le côté de la question qui peut être favorable au ministère! M. Guizot a tant d'aplomb, tant d'apparence de dignité; ses paroles savent si bien cacher les choses sous les dehors les plus brillants, sous les formes les plus vraies, qu'il fait journellement des dupes nombreuses.

On prétend que Louis-Philippe tient beaucoup à cet homme ; nous ne nous en étonnons pas, M. Guizot a dû lui rendre déjà, par sa mauvaise foi et sa duplicité, des services immenses. Malheureusement, les faits parlent aujourd'hui d'eux-mêmes : abaissement au dehors, perte de notre influence, embarras au dedans, dépenses excessives, budget énorme, voilà l'état actuel de la France ! Les aveugles voudront-ils voir enfin que cette honteuse situation pourra durer tant que l'homme de Gand restera aux affaires !

Je me suis éloigné de l'Académie ; mais, si j'ai fait cette digression, c'est que je voulais en venir à prouver que nos littérateurs ont tort de devenir des hommes politiques : si M. Guizot, au lieu d'aborder la tribune, était resté professeur à l'Université de France, sa gloire n'aurait fait que croître, et cette gloire-là, du moins, eût été pure de toutes ressources occultes : de plus, M. Guizot ne toucherait pas, comme il fait maintenant, un traitement de professeur qui ne lui est guère dû, puisqu'un autre occupe sa chaire.

M. Guizot, comme orateur, comme écrivain, est un homme remarquable : son *Cours d'his-*

toire moderne a eu et a encore la réputation la mieux méritée ; à une grande pureté de style, il unit une netteté admirable. Son *Histoire de la Révolution d'Angleterre* est un livre aussi correct que raisonné. Ses *Essais sur l'Histoire de France* ont ouvert une nouvelle voie aux études historiques.

Pourquoi donc M. Guizot a-t-il été ternir cette belle gloire d'écrivain et d'orateur que personne ne lui refusait, que tout le monde exaltait ? Pourquoi s'est-il lancé dans cette vie politique, agitée et fâcheuse, que tout les honnêtes gens condamnent, parce qu'elle se soutient sur deux moteurs méprisables, la ruse et l'adresse ?

M. Guizot, que vous avez peut-être vu autrefois à sa chaire de la Sorbonne, alors qu'il était accessible à tout le monde, est un homme que vous ne verriez peut-être plus aujourd'hui facilement, maintenant qu'il ne sort plus sans être, comme son maître, escorté d'une escouade d'agens de police et de gens armés.

C'est un homme déjà d'un certain âge, à la figure pleine de dignité, à la tournure la plus convenable. Ses cheveux gris donnent à sa physionomie un air digne et imposant. Sa mise,

toujours soignée, n'a rien d'exagéré ; tout en lui, enfin, annonce impérieusement l'homme de bonne compagnie. C'est, du reste, le seul ministre convenable que nous ayons maintenant : tous, sous ce rapport de l'extérieur, sont vraiment malheureusement doués, à commencer par MM. Cunin, Martin, Roussin, Cousin, Villemain et toute la clique en *in !*





M. ÉTIENNE.

M. Etienne est encore, après tout, un assez pauvre académicien : à part sa comédie des *Deux Gendres*, qui n'est même pas précisément de lui, dit-on, il n'a pas, que je sache, d'autre ouvrage littéraire qui puisse justifier sa présence à l'Académie, à moins pourtant que ce ne soient les opéras d'*Aladin* et de *Joconde*. On nous a bien dit que M. Etienne avait encore écrit autrefois, il y a bien long-temps, des Lettres politiques sur Paris ; mais cet ouvrage est tellement oublié aujourd'hui, que

j'aurais sans doute été obligé de m'adresser à l'auteur lui-même pour en pouvoir découvrir un exemplaire.

Quoi qu'il en soit, M. Etienne est un des vieux Céladons de l'Académie ; avec ses soixante-huit printemps, je crois, il a encore beaucoup de prétentions assurément plus déplacées que ses prétentions littéraires. On cite de lui bien des traits à faire rougir même des veuves. Tous les ans il paraît encore aux bals masqués de l'Opéra, et c'est dans cette autre Académie, où l'on apprend des choses si peu en harmonie avec celles que professent ces messieurs de l'Académie française, que M. Etienne a fait cette réponse que vous connaissez peut-être ; car j'ai vu déjà deux ou trois personnes se l'approprier depuis,

Il y a trois ou quatre ans de cela, M. Etienne était au bal de l'Opéra, pressé, serré dans cette foule compacte qu'on est convenu d'appeler la meilleure société de Paris..... en hommes.

Beau, pimpant, soigné, épinglé, frisé même, je crois, M. Etienne parcourait le foyer et les couloirs, lançant à droite et à gauche des œillades assassines. Comme il avait l'air complète-

ment ridicule, et que sa mise pourtant pouvait bien dénoter un banquier ou tout au moins un millionnaire, un débardeur l'aborde, et, de cette voix facile et enjouée que savent si bien prendre les Titis sous le masque, il apostrophe M. Etienne.

Flatté au dernier point, M. Etienne, qui n'avait pas encore dit un mot de la soirée, s'arrête, sourit, fait semblant de vouloir reconnaître des traits connus, puis fait passer sous son bras la petite main potelée du débardeur.

La conversation s'engage ; le débardeur est on ne peut plus aimable ; il veut absolument persuader à M. Etienne qu'il le connaît.

Malheureusement un Titi vient à passer, et M. Etienne, qui n'est nullement sourd, a le hasard d'entendre à la volée un lambeau de conversation entre le masque nouveau venu et son débardeur, et ce qu'il entend le fait tomber du septième ciel sur le dernier rayon de la terre.

— Mais, ma chère, avait dit l'amie, c'est un vieux !

— Bah ! avait-il été répondu, il paiera.

M. Etienne est un homme d'esprit ; il voulut se venger noblement, et relevant fièrement sa tête d'académicien :

— Tu prétends me connaître? dit-il au masque ; où donc m'as-tu vu?

— Mais ici, au bal, dit le débardeur d'un air convaincu.

— Alors, ma chère amie, dit l'auteur des *Deux Gendres,* s'il en est ainsi, tu dois être bien vieille et bien laide, car voici au moins vingt ans que je n'ai mis les pieds dans cette salle.

Et, soulevant doucement le petit bras de sa compagne de dessus l'elbeuf de son habit, M. Etienne congédia poliment le masque.

M. Etienne, comme on voit, saurait à l'occasion se venger.

Comme homme, comme homme d'esprit surtout, comme auteur comique, comme faiseur de rimes d'opéras, M. Etienne est certainement un homme à ménager; nous affirmons aussi qu'il a un cœur sensible et bon. L'autre jour, en assistant au discours froid et embarrassé de M. Briffaut, à propos d'une distribution de prix de vertu, nous nous rappelions avec émotion les douces et consolantes paroles que nous avions entendu autrefois dire à M. Etienne dans ces solennelles occasions.

M. Etienne, je le répète, est un homme de

mérite recommandable; mais il est fâcheux que cette idée, qu'il est de l'Académie, jette ainsi sur lui une véritable déconsidération : il semble que ce soit trop pour lui d'avoir un fauteuil au palais du Pont des Arts ; s'il n'était pas de l'Académie, peut-être serait-il plus connu, peut-être aussi ne le serait-il pas du tout !

M. PASQUIER.

M. Pasquier est, sans contredit, l'homme qui est le moins à sa place à l'Académie française : non seulement il n'a jamais écrit un mot, mais il ne peut faire un discours d'un quart d'heure sans entremêler ses phrases de *qui* et de *que* de la façon la plus déplorable.

Comment a-t-il pu se trouver vingt-trois académiciens assez ignorants de leurs propres intérêts pour donner leur voix à M. Pasquier? Pour notre part, en apprenant cette déplorable

nomination, nous n'avons pu nous empêcher de nous avouer ou que l'Académie avait voulu se moquer d'elle-même, ou bien qu'elle avait voulu jeter du ridicule sur le chancelier de France en donnant un nouveau fauteuil à sa simarre.

L'élection de M. Pasquier a été bien fâcheuse, elle a prouvé mieux que toute autre cette vérité que j'ai émise déjà, qu'on voulait faire de l'Académie française un corps seulement politique, une espèce d'hôpital pour les nullités parlementaires.

M. Pasquier, comme homme, est encore un de ceux que je ne puis estimer : humble serviteur du gouvernement actuel, il a déjà servi sept constitutions avant d'être l'homme de Louis-Philippe : demain un nouveau gouvernement nous régirait, M. Pasquier serait, soyez-en sûr, le premier à aller faire sa cour au nouvel arrivant.

M. Pasquier n'a aucune des qualités qui font les grands hommes; il n'y a chez lui ni convictions ni principes arrêtés : en vain il voudrait s'en défendre, quand on a, comme lui, prêté serment à sept gouvernements successifs, on ne peut se donner pour un homme de parole :

l'honneur, la fidélité, l'abnégation, voilà ce qui, à nos yeux, constitue l'homme estimable ; M. Pasquier ne peut se glorifier de ces belles qualités.

M. Pasquier, qui a une foule de prétentions ridicules, a, entre autres, celle de vouloir paraître jeune et aimable ; il a tout ce qu'il faut pour être absolument l'opposé de ce qu'il espère se montrer ; il est vieux, il est laid ; il porte des perruques blondes on ne peut plus ridicules ; enfin il n'est pas du tout spirituel, quoi qu'en disent ses admirateurs intéressés, comme ceux qui veulent être députés ou pairs de France.

Il n'y a que le *Journal des Débats* qui ait encore l'outrecuidance de le poser en grand homme.

M. Pasquier n'a donc pu parvenir à l'Académie française que par sa position : l'influence extrême qu'il peut exercer sur l'avenir de tous les intrus du jour a été son seul titre aux suffrages des membres de l'Institut, et s'il n'avait pas été chancelier de France, il n'aurait jamais été de l'Académie.

M. Pasquier a succédé, dans son fauteuil, au vertueux M. de Freyssinous. M. Pasquier,

l'homme de tous les gouvernements, le serviteur de tous ceux qui l'ont payé, faisant l'éloge du noble évêque d'Hermopolis, l'honneur et la fidélité même, était la chose la plus bouffonne et, en même temps, la plus triste qu'on pût imaginer. En vain on voulait sourire à la vue du malheureux chancelier de France pataugeant horriblement dans ses *qui* et ses *que*, et pouvant à peine terminer son discours, on se sentait saisi d'indignation à la vue de l'homme qui le prononçait : son discours eût été bien fait que le contraste produit par les deux noms du panegyriste et du défunt aurait seul suffi pour lui ôter tout son mérite.

Je n'en dirai pas davantage sur M. Pasquier; il est l'ami de M. Guizot, son pendant, laissons-les l'un et l'autre accomplir leurs fâcheuses destinées; M. Guizot, au moins, n'en est pas encore à son septième serment.

M. Pasquier, dit-on, en se présentant à l'Académie, a voulu être sûr qu'il y aurait, après sa mort, deux personnes au moins qui prononceraient son éloge.

Si jamais j'étais appelé à lui succéder à l'Académie, je crois que mon discours remplirait peu le but désiré!

M. DE SAINT-AULAIRE.

La nomination de M. de Saint-Aulaire à l'Académie française, nomination également toute récente, est encore un exemple de cette triste vérité, que je ne cesserai de répéter, qu'on ne veut plus mettre à l'Académie que des hommes politiques.

M. de Saint-Aulaire au moins a écrit quelque chose, et sous ce rapport il est mille fois plus digne que M. Pasquier du fauteuil d'immortalité; mais, à vrai dire, ses mérites ne sont

pas nombreux ; et si tous ceux qui ont, comme lui, publié quelques pages d'histoire, se présentaient aux suffrages académiques, il est bien probable que la salle des Pas-Perdus ne serait pas assez grande pour les contenir.

Outre une traduction du *Faust*, de Goëthe, qu'il nous a donnée dernièrement, M. de Saint-Aulaire est l'auteur d'une *Histoire de la Fronde* qu'on vient de réimprimer, pour faire honneur sans doute à sa nouvelle dignité, tout comme le gracieux *Journal des Débats* annonçait, il y a quelques mois, qu'on allait imprimer les discours de M. Pasquier.

(Pourvu qu'on ne les impose pas en prix aux colléges, comme on a fait des œuvres de M. Cousin !)

M. de Saint-Aulaire, dans ce livre, s'est élevé tout juste au rang d'écrivain médiocre, et, comme historien, il a traité assez languissamment un sujet qui pourtant n'était pas difficile. Il n'est pas une époque de notre histoire plus fertile en événements de tous genres, partant plus facile à rendre intéressante. Il y a cependant bien des pages ennuyeuses et froides dans le livre de M. de Saint-Aulaire, et vous conviendrez que c'est jouer de malheur, pour un his-

torien, de ne pas, avec des noms comme ceux de Mme de Longueville, du cardinal de Retz et du grand Condé, intéresser toujours. Nul plus que M. de Saint-Aulaire n'avait dans son sujet de ressources pour intéresser et distraire ; pourtant il n'a fait qu'un livre fort médiocre, et c'est en cela surtout que nous blâmerons l'élection de l'auteur au fauteuil académique ; car c'est à peu près là tous ses titres littéraires, à moins qu'on ne compte comme chef-d'œuvre d'éloquence les harangues ridicules qu'il débite à Londres, le 1er mai, le jour de la fête du roi des Français !

Bref, pour nous qui voulons sans doute voir du mal partout, M. de Saint-Aulaire n'est arrivé à l'Académie que par la faveur de son titre pompeux d'ambassadeur.

On désirait un autre membre du corps diplomatique pour tenir compagnie à M. de Barante : M. de Salvandy ne comptait pas plus à cette époque que maintenant.

Il est bien fâcheux que l'Académie, puisqu'elle voulait nommer un historien, n'ait pas été chercher ce bon et modeste Augustin Thierry, par exemple, qui se ruine la santé par amour pour l'histoire, et qui nous a donné des ou-

vrages, auprès desquels l'*Histoire de la Fronde* ferait tout aussi triste figure, que M. Pasquier à côté de M. de Châteaubriand.

Quelle triste chose de voir à l'Académie des noms comme ceux de MM. Ancelot, Pasquier, Patin, Saint-Aulaire, tandis qu'il y a des hommes comme MM. Augustin Thierry, Berryer et de Vigny, qui n'en sont pas !

Pour vous consoler, je ne puis ajouter qu'une chose, c'est que M. de Saint-Aulaire porte on ne peut pas mieux l'habit d'ambassadeur, et sans doute aussi celui d'académicien !

M. DE LACRETELLE.

M. de Lacretelle, qu'on appelle le jeune, quoiqu'il ait quatre-vingt-deux ans, pour le distinguer de son frère, qui en a quatre-vingt-quatre, est, sans contredit, celui de tous les académiciens qui a le plus de chance de pouvoir dire un jour, comme Fontenelle : « Que j'en ai vu passer d'académiciens ! »

Si je ne me trompe, il est, après M. de Châteaubriand, le plus ancien membre vivant de l'Académie française.

C'est le meilleur des hommes, et certes nous ne lui contesterons ni son mérite littéraire ni son fauteuil. Aussi bon que gai et aimable, M. de Lacretelle, malgré son âge avancé, a conservé dans les idées toute la fraîcheur d'une âme de vingt ans. Ses vers, et il en fait encore, respirent le charme le plus doux, le laisser-aller le plus vrai ; il n'a que des choses aimables à dire ; et, pour ne citer qu'un fait, le discours qu'il a prononcé, l'an passé, au collége de Mâcon, lors de la distribution des prix, est un modèle d'éloquence douce et tendre. M. de Lacretelle, en terminant, avait dit au revoir à ses jeunes auditeurs ; mais on l'a empêché de parler cette année : le pouvoir, craintif et jaloux, a eu la cruauté de lui fermer la bouche, et cela pour que le silence également imposé à M. de Lamartine eût une justification.

Auteur de plusieurs ouvrages historiques justement appréciés, M. de Lacretelle a surtout donné ses soins à son *Histoire de France pendant les guerres de religion* et à son *Histoire du XVIII[e] siècle.*

Son travail sur la révolution française nous paraît inférieur, et son *Histoire de France depuis la restauration* un peu trop précoce.

On cite de M. de Lacretelle des reparties on ne peut plus spirituelles : s'il est bon et toujours prêt à rire, il arrive cependant des jours où il ne supporte pas volontiers les plaisanteries à bout portant. Je ne veux citer qu'un trait de lui qui s'est passé, il y a quelque temps, dans un salon ministériel.

Une dame, d'un esprit assurément fort contestable, mais d'une coquetterie qui ne l'était pas, avait la prétention, quoique sexagénaire, d'obtenir de M. de Lacretelle, dont elle se figurait remarquée, une pièce de vers à l'adresse de sa beauté.... passée sans doute.

Maintes fois déjà elle avait importuné le poète, lorsqu'un jour (elle aussi faisait des vers), elle eut la singulière idée de lui dire, au milieu d'un cercle nombreux et dans le salon dont je vous ai parlé :

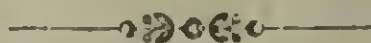
— Monsieur de Lacretelle, vous qui êtes si bon et qui avez tant d'attentions pour moi ; vous, pour qui une rime de plus ou de moins est si peu de chose, ayez donc la bonté de me trouver un mot qui rime avec coiffe.

— Madame, répondit M. de Lacretelle avec son petit air galant, ce que vous me demandez là est impossible : comment pourrais-je

trouver cette rime? ce qui appartient à la tête d'une femme n'a jamais ni rime ni raison.

M. de Lacretelle occupe encore, à la Faculté des lettres, une chaire d'histoire; c'est un des plus doux et des plus aimables examinateurs de la Sorbonne; sa politesse est extrême pour ceux qu'il examine; lui et M. Patin sont les deux examinateurs qu'on recherche le plus.

M. de Lacretelle est, en un mot, l'une des vieilles gloires de l'Académie française; il fait partie de cette série d'académiciens, ancienne et respectable, qui renferme encore des hommes de talent véritablement remarquables; leurs rangs s'éclaircissent tous les jours : hier ils ont perdu M. de Frayssinous, naguère encore ils perdaient M. de Bonald. Puisse M. de Lacretelle siéger encore bien long-temps à côté de M. de Châteaubriand; nous faisons des vœux pour que l'Académie compte toujours dans son sein des hommes d'un talent aussi éminent!



M. BRIFFAULT.

M. Briffault est encore un de ces académiciens à l'existence duquel on ne croirait pas, si l'*Almanach universitaire* ne prenait soin d'inscrire, chaque année, son nom en tête de ses colonnes.

M. Briffault, auteur de plusieurs tragédies qu'on ne joue plus, comme *Ninus* et *Charles de Navarre*, et d'un poème qu'on ne lit certainement pas non plus, si jamais quelqu'un l'a lu en entier, *Rosamonde*, représente à l'A-

cadémie, qu'on nous pardonne l'expression, la partie *ultrà-rococo*. M. Baour-Lormian, M. Droz et lui, sont les trois doyens de cette fraction académique, et MM. Jouy, Jay, Étienne, Campenon et Peletz, viennent volontiers faire nombre et grossir les rangs de cette école enthousiaste quand même de la règle des trois unités. Ces messieurs, qui n'ont guère que le mérite d'être à l'Académie depuis fort longtemps déjà, sont les ennemis acharnés de la nouvelle école, de l'école romantique, et peu s'en est fallu, grâce à leur terrible concours, que Victor Hugo ne fût pas de l'Académie française. MM. Baour et Briffault se figurent sans doute que les *Feuilles d'Automne* sont bien inférieures à l'*Atlantide* et à *Rosamonde :* il faut convenir au moins que, sous le rapport des titres, le livre de Victor Hugo s'annonce plus poétiquement que les leurs. Après tout, il y a encore des dames qui s'appellent Rosamonde : qui sait? Mme Briffault s'appelle peut-être Rosamonde !

M. Briffault m'a fait éprouver, l'an passé, un des fou-rires les plus homériques que j'aie ressentis de ma vie : à la réception d'un des derniers arrivants, il était chargé de répondre au

discours du nouvel élu, et véritablement la manière dont il s'en tira m'est restée profondément gravée dans la mémoire. Imaginez-vous M. Briffault prononçant le discours le plus rose-pompon, le plus amphygourique, le plus octogénaire, le plus comique enfin qu'on puisse imaginer, et cela au milieu d'une assemblée nombreuse et choisie.

Le bon M. de Lacretelle se tenait les côtes pour ne pas éclater de rire; M. Jouy riait sous cape, car il n'aime pas M. Briffault; la plupart des auditeurs ou dormaient, ou riaient, ou causaient des choses les plus indifférentes M. Briffault n'en continuait pas moins, avec une déplorable persévérance, son rôle d'orateur. Il fallait voir la peine qu'éprouvait ce pauvre homme, non seulement à exprimer ses mauvaises phrases, mais aussi la difficulté incroyable qu'il avait à retrouver les feuillets épars sur lesquels s'étaient épanchées ses poétiques conceptions (style de M. Briffaut)!

Allons, M. Briffault, courage! je ne vous en veux point d'être de l'Académie; mais, si vous étiez à renommer, vous n'auriez pas ma voix. Je me suis même déjà demandé pourquoi les usages académiques n'étaient pas ainsi faits,

que chaque membre fût soumis à une nouvelle réélection tous les dix ans? On verrait alors si ces messieurs s'en tiendraient encore à leurs premières œuvres, sans chercher à rien faire de plus pour la littérature. Pour ma part, je ne le crois pas; et si demain pareille décision était prise, j'offre de parier que M. Briffault lui-même voudrait sortir de son obscurité présente pour donner à la France et au monde une autre *Rosamonde!*



M. VILLEMAIN.

Je dirai de M. Villemain ce que j'ai dit de M. Guizot : plutôt que de se faire homme politique, plutôt que d'aborder la tribune, il aurait mieux fait de rester professeur d'éloquence, de tâcher d'accroître encore, s'il était possible, cette réputation qu'avait déjà son nom; si, au lieu de devenir tribun, il était resté homme littéraire, sa renommée était extrême et son nom pouvait paraître à côté des plus belles gloires de l'éloquence et de la littéra-

ture. M. Villemain a préféré aller tenter les hasards de la tribune : sans doute les lauriers de sa chaire d'éloquence n'étaient pas assez verts, il lui fallait des épines à sa couronne.

Depuis que M. Villemain s'est occupé de politique, sa gloire a diminué d'autant : forcé de suivre pas à pas la politique insidieuse de son chef, il a bientôt perdu le peu de popularité que son cours lui avait acquise ; aujourd'hui il rampe de toutes manières, et ce qu'il y a de pire, c'est que c'est aux pieds de M. Guizot. C'est lui que le cabinet oppose à toutes les attaques obscures ; c'est lui que M. Guizot envoie, toutes les fois que le triomphe de la question nécessite un langage aussi incompréhensible que brillant, aussi obscur qu'élégant. M. Villemain, en effet, a un talent admirable pour dénaturer les faits, pour leur donner un tour caché, pour les faire voir blancs à droite, noirs à gauche. En cela, il ressemble beaucoup à M. Guizot; mais ce dernier, qui a plus d'audace, qui tranche plus résolument encore la question, en impose davantage ; aussi M. Villemain n'est mis en avant que dans les questions secondaires. Il a un avantage que M. Guizot n'a pas, c'est de pouvoir parler cinq heures

de suite sans s'interrompre : on conçoit de quelle utilité est pour le ministère une loquacité et une imagination aussi considérables ; les députés, las d'entendre nasiller la même voix pendant des heures entières, se retirent avant la fin des séances : les fidèles restent au poste, et les votes sont emportés d'assaut. Dans ces occasions-là, M. Villemain fait vraiment preuve de courage! Il n'est jamais à bout : quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, quoi qu'on lui objecte, quelques observations qu'on lui fasse, il sait toujours répondre : ne croyez pas pourtant qu'il soit convaincu en aucune façon de ce qu'il dit ; il y a dix-sept ans j'ai vu M. Villemain porter aux nues la famille royale du temps, comme je l'ai entendu hier, au grand concours, faire l'éloge du duc de Nemours et de Louis-Philippe : c'est un homme à deux faces que M. Villemain, et l'une sait sourire, pendant que l'autre pleure.

Si M. Villemain veut le bien de son pays, qu'il travaille donc sans relâche à cette loi sur l'enseignement, depuis si long-temps promise : qu'il nous prépare enfin une règle telle, que chaque père de famille ait le droit de faire élever son fils comme il lui plaira : il est ministre

de l'instruction publique, c'est le moins qu'il puisse faire pour l'Université.

Vous savez tous ce qu'a fait M. Villemain : vous avez assisté à ses cours de littérature ; vous avez battu des mains tous les jours, à sa parole si nette, si précise, si claire, si remarquable. Loin de moi la pensée de vouloir un instant contester le mérite littéraire de M. Villemain ; son *Histoire de Cromwel,* ses *Mélanges littéraires*, tout ce qu'il a écrit enfin, l'ont depuis long-temps rendu digne du fauteuil qu'il occupe ; mais qu'il est bien déchu cependant de sa gloire passée, et quelle différence il y a entre le M. Villemain d'aujourd'hui, et l'homme que j'ai vu si souvent couvert d'applaudissements unanimes, entouré de jeunes gens enthousiastes et exaltés !

Aujourd'hui, M. Villemain est, sans contredit, l'homme le plus sale, le plus mal mis qu'on puisse voir ; ses chemises dégoûtent ; ses habits exhalent un parfum de vétusté capable de soulever le cœur : jamais il n'a mis de gants ; et, je le répète, c'est l'homme le moins occupé de sa personne qu'il y ait à l'Institut et aux affaires, ce qui n'est pas peu dire. Louis-Philippe ne l'aime pas ; cela peut étonner, mais

cela est. Pour cette même raison, sans doute, Mlle Adélaïde l'aime beaucoup. Un jour Louis-Philippe eut à ce sujet une discussion avec sa respectable sœur. Il contestait à M. Villemain les mérites que lui donnait Mlle Adélaïde, et celle-ci, qui, comme on sait, ne cède pas volontiers, finit par dire :

— Au moins, vous ne pourrez pas lui contester son esprit, il en a beaucoup; d'ailleurs il est bossu, et, vous le savez, tous les bossus sont spirituels.

— Pardon, Adélaïde, dit judicieusement Louis-Philippe, il n'est que contrefait !

Ajoutons que M. Villemain touche beaucoup de traitements ; qu'il doit, avec l'ordre de choses actuel, avoir au moins 120,000 livres de rentes, et que cela vaut mieux, sans doute, que les six ou sept mille francs que la liste civile de Charles X lui *donnait*, tant à lui qu'à sa famille !

M. Villemain, en effet, est loin encore d'être un champion de la fidélité! Quel dommage que M. Decazes ne soit pas de l'Académie, et quel charmant groupe formeraient ces deux Messieurs, en face de M. Guizot et de M. Pasquier !

M. DROZ.

M. Droz a écrit, sur l'art d'être heureux, un livre qui ne l'a pas précisément été, heureux, comme disait Alcide Tousez. Si le succès assez minime de ce livre n'avait pas été suivi de publications plus remarquables, je doute que M. Droz fût jamais arrivé à l'Académie ; car il n'était ni chancelier de France, ni ambassadeur.

Les travaux économiques et politiques de M. Droz sont de beaucoup supérieurs : je les

citerai avec plus de plaisir. Son *Application de la morale à la politique* est vraiment remarquable, et a surtout le mérite d'entretenir le lecteur d'une théorie tout-à-fait nouvelle. Son *Cours d'économie politique* a moins de mérite à mes yeux; mais sa *Philosophie morale* est digne de beaucoup d'éloges. La pureté des intentions, le mérite de la conception y rachètent largement ce qu'il peut y avoir de défectueux dans le style et dans l'arrangement des phrases. Citons enfin pour mémoire le dernier ouvrage de M. Droz, son *Essai sur le beau dans les Arts*, qui, quoiqu'inférieur à ses autres travaux, n'en mérite pas moins une mention honorable, et nous aurons passé en revue toute la fortune littéraire de M. Droz. On conviendra qu'il était plus riche que beaucoup d'autres, et qu'avec d'aussi consciencieux travaux, il lui était bien permis d'ambitionner le fauteuil.

M. Droz est un écrivain sérieux, qui ne reculerait pas devant le travail le plus long, le plus compliqué. Je ne ferai qu'un reproche à tous ses livres en général, c'est d'être par trop ennuyeux. Quand on s'adresse à la foule, il faut lui parler un langage qu'elle comprenne, éviter surtout de lasser ses oreilles; or, quel homme,

fût-il le travailleur le plus consciencieux, pourrait, sans dormir un peu, parcourir les longues élucubrations du cerveau de M. Droz?

M. Droz est l'homme le plus distrait qu'on puisse rencontrer ; il est rare qu'il vienne à l'Académie sans avoir oublié quelque chose: tantôt c'est son mouchoir, tantôt ce sont ses lunettes ; hier, c'était sa canne ; demain ce sera peut-être son chapeau : il n'est pas rare alors de le voir emprunter par distraction tous ces objets à ses voisins. Il n'est jamais au fait de ce qu'on dit ou de ce qu'on fait ; ses oreilles sont toujours ouvertes, mais rarement attentives. Il lui est arrivé un jour de dévaliser complètement ce pauvre M. Baour-Lormian, qui dormait tranquillement à côté de lui ; il lui avait pris successivement son mouchoir, sa tabatière, ses lunettes, son parapluie et ses doubles-souliers ; de sorte qu'à la fin de la réunion, sortant avant son collègue, dont le réveil n'a jamais lieu qu'à l'extrême fin des séances, il lui arriva d'emporter chez lui tous ces objets, sans s'inquiéter s'ils lui appartenaient ou non.

A l'avant-dernière réunion académique, M. Droz, en sortant, commit une distraction

plus comique; il se trompa de chapeau, et au lieu du sien, qui est petit et assez râpé, car il porte ses cheveux fort courts, il emporta celui de M. Pasquier, qui, se coiffant, comme on sait, d'une perruque aussi blonde que touffue, a besoin d'un vaste chapeau pour la recouvrir; le dépit du chancelier de France était véritablement comique, et il fallait le voir, tentant vainement de faire tenir sur sa tête singulière ce singulier petit chapeau, qui refusait absolument de s'y placer, et cela en présence de la moitié au moins des membres de l'Académie.

M. Droz a fait mieux encore : un jour il écrivit à M. Campenon, chez lequel il avait été le matin :

« Mon cher, j'ai oublié ma tabatière chez vous, faites-moi le plaisir de me la renvoyer par le porteur de ce billet. » Au moment de cacheter sa lettre il retrouve sa tabatière, et ajoute en *post-scriptum* : « Je viens de la retrouver, ne prenez pas la peine de la chercher, » puis il ferme la lettre et l'envoie.

Cette distraction et beaucoup d'autres ne sont en rien préjudiciables à l'esprit et au mérite de M. Droz.

M. VICTOR HUGO.

Une des plus grandes questions littéraires de notre époque est sans contredit celle-ci : M. Victor Hugo est-il, oui ou non, un poète remarquable? son genre est-il admirable ou ridicule?

Aujourd'hui la question est à peu près résolue : pour le plus grand nombre, M. Hugo est un homme de beaucoup de talent; un poète, poète avant tout; d'ailleurs il est de l'Académie.

Les classiques prétendent que cela ne prouve rien, ce qui est vrai, et ils ajoutent que M. Hugo ne sera jamais pour eux qu'un sabreur de vers, qu'un génie original, qu'un poète ridicule, qu'un écrivain aussi absurde enfin que le genre et l'école qu'il veut faire.

A ces messieurs, je ne ferai qu'une objection bien simple, mais qui est vraie : c'est qu'ils n'ont pas lu la plupart des ouvrages de Victor Hugo, ou bien c'est qu'ils les ont lus sous une impression défavorable, avec une prévention qui devait les faire condamner. S'ils avaient lu attentivement les *Feuilles d'Automne*, s'ils avaient étudié *Notre-Dame de Paris*, s'ils avaient vu jouer *Hernani*, ils reconnaîtraient bien vite combien il y a de poésie, de vie, de force, d'entraînement dans cet écrivain unique, qui, comme ils le disent fort bien, veut faire école.

M. Hugo est loin d'être à mes yeux l'homme par excellence : je ne puis mieux le comparer qu'à un diamant brut; il faut polir cette pierre pour en tirer de l'éclat, il faut la tailler pour la rendre plus brillante; de même il faut à l'esprit un peu inculte de Victor Hugo, une culture saine, un poli qu'il n'a pas. Il y a chez

lui des idées admirables à côté, souvent, de la conception la plus triviale. Pourquoi? parce que Victor Hugo, empressé de livrer au papier les belles idées qui fermentent dans son esprit, ne songe pas qu'il leur nuit en les accouplant à un mot qui fait tache, et que, pour avoir voulu trop tôt produire, il n'a pas produit tout bon.

C'est surtout dans ses drames que l'on peut signaler le défaut dont je parle : il y a des vers sublimes de poésie, d'expression, et la tirade qui les contient se termine souvent par l'idée la plus plate, la plus commune, par le vers le plus mauvais, le plus déplacé. C'est à la surabondance de son génie que Victor Hugo est redevable de ce défaut : il est trop poète pour être poète raisonnable; quand une fois sa verve coule avec la violence et la continuité de la fonte liquide qui s'échappe du brasier d'une forge, il ne sait ni la modérer, ni l'arrêter. Son travail est tellement facile, qu'il en fait trop; et alors, plutôt que de supprimer toutes les belles choses qu'il a produites, il aime mieux les gâter; il préfère mille fois les voir décolorées plutôt que de les effacer.

C'est donc, à mon avis, au théâtre que M. Victor Hugo est surtout inférieur : il sacri-

fie tout, la vraisemblance, les situations, les sentiments naturels, les nécessités même, à la poésie, et cela pour produire un effet plus terrible dans les principaux points de la pièce. Ses vers deviendront souvent durs, incomplets; mais il arrivera un moment où il sortira, au milieu de ces scènes mauvaises et forcées, des idées admirables de poésie et de justesse. Il saura saisir avec une vérité terrible les plus grandes émotions de l'homme, le crime et la vertu, l'amour et la haine, le pardon et la vengeance; nul mieux que lui ne pourra rendre avec plus d'effet les épouvantables remords du cœur humain, ou les plus délicieuses fictions de l'amour; mais, je le répète, l'ensemble ne plaira pas à tous; il y aura toujours, au milieu de ces beautés saisissantes, des taches ineffaçables.

Hernani, *Angelo*, *Ruy-Blas*, les *Burgraves*, les *Burgraves* surtout, peuvent être cités à l'appui de ce que je viens d'avancer; il y a dans ces pièces des beautés qu'on ne pourrait rencontrer ailleurs, à côté de scènes déplacées et absurdes.

Si je considère maintenant M. Hugo sous le rapport poétique en général, je trouve qu'il y

a bien plus de gloire à lui donner que de condamnations à lui envoyer : toutes ses poésies ne sont pas belles, il y en a même de faibles, mais toutes présentent un ensemble bien remarquable. Supprimez cinq ou six pièces, que l'amour de l'auteur pour son œuvre ne peut se résoudre à raturer, et vous n'avez plus dans chaque volume que de l'admirable poésie. Les *Feuilles d'Automne*, les *Orientales*, les *Voix intérieures*, quelques odes comme celle de *Louis XVII*, quelques passages des *Chants du Crépuscule* et des *Rayons et des Ombres*, voilà le vrai faisceau littéraire de M. Victor Hugo !

Quant à son genre, considéré sous le point de vue du roman, je dirai encore que je le trouve admirable. Je ne crois pas qu'il y ait en France un roman mieux fait que la *Notre-Dame* : tout, dans ce livre, est saisissant de vérité, d'intérêt, d'expression, de style ; le caractère de l'archiprêtre est une des plus belles créations modernes. Jamais on n'avait su allier tant d'affreuses conceptions à d'aussi pures idées, tant d'épouvantables souffrances à d'aussi gracieuses pensées ; la Esmeralda et l'Archiprêtre font un contraste que tous les romanciers ont voulu imiter depuis, mais que nul n'a ja-

mais pu dépasser, même atteindre. M. Hugo s'est placé là à une hauteur où personne encore n'a pu aller le trouver !

Nous avons vu avec peine l'élection de Victor Hugo aussi contestée ; nous avons même été indigné, quand nous avons vu l'Académie lui préférer M. Flourens. M. Hugo et ses amis n'ont pas dû s'en étonner cependant, quand ils ont voulu réfléchir au nombre considérable de nullités académiques, envieuses de Victor Hugo, de son école, et surtout de son mérite, qui déborde le leur et l'écrase ; toute la bande rococo a voulu à tout prix défendre la porte à l'auteur de *Lucrèce Borgia*, et ces messieurs ont d'autant plus travaillé à l'élection de M. Flourens, qu'en le nommant ils étaient sûrs de grossir leur armée d'un soldat de plus.

Maintenant enfin l'épreuve est terminée, Victor Hugo a triomphé : puisse-t-il ne pas oublier qu'il doit de la reconnaissance à ceux qui l'ont nommé, et qu'il ne saurait mieux les en récompenser, en même temps que punir ceux qui ne lui ont pas donné leur vote, qu'en nous donnant prochainement un bon et remarquable ouvrage, et surtout en n'en publiant plus d'aussi insignifiant que le *Rhin* !

M. Victor Hugo a le front haut, le front de poète; son nez bien taillé, sa bouche bien arrondie, donnent à sa figure beaucoup de douceur et de physionomie.

C'est un homme froid, dont l'extérieur sévère contraste étrangement avec sa bonté d'âme intérieure. Retiré dans son ermitage de la Place-Royale, il semble exister dans ce quartier perdu à mille lieues de ce Paris, qui chaque jour pourtant s'occupe singulièrement de lui.



M. FLOURENS.

Le *Journal des Débats*, qui a eu l'ingénieuse idée de nous annoncer que M. le chancelier de France Pasquier avait *discrètement* cultivé la littérature, serait bien aimable de nous dire comment M. Flourens s'en est tiré pour sa part.

M. Flourens est un savant ; il empaille fort bien, dit-on, les oiseaux ; on prétend même qu'il les dissèque encore mieux. Depuis longtemps membre de l'Académie des sciences, il a prouvé, par une foule de travaux scientifiques,

qu'il savait apprécier l'honneur qu'on lui avait fait, et servir son pays à sa manière. Mais un matin il lui a pris fantaisie d'être de l'Académie française, et comme ce jour-là on était bien aise de ne pas nommer Victor Hugo, il a eu le bonheur de passer, et le voilà maintenant immortel !

M. Flourens n'a pas écrit un mot, littérairement parlant ; des brochures, des résumés, des comptes-rendus, des aperçus scientifiques, voilà tout son bagage littéraire. Il avait été nommé membre de l'Académie des sciences : il le méritait, je le veux bien ; mais à quel titre, s'il vous plaît, est-il aujourd'hui membre de l'Académie française ?

Voilà pourtant l'homme qu'on a préféré à Victor Hugo ; voilà le champion qu'ont osé lui opposer et qu'ont fait triompher MM. Jay, Jouy et autres !

Que voulez-vous que je vous dise de M. Flourens ? Rien, si ce n'est pourtant ses ambitions politiques : M. Flourens, depuis qu'il est de l'Académie, a grandi de dix coudées (dans son propre esprit bien entendu), et il a rêvé un matin que ce manteau de pair de France ne lui irait pas trop mal. Il veut donc maintenant,

envers et contre tout, devenir pair de France. Il le sera, soyez-en sûr. Mais écoutez d'abord une petite anecdote que, dans sa joie ambitieuse, M. Flourens a laissé percer au grand jour ; elle pourra vous donner une juste idée des moyens adroits qu'emploie M. Flourens pour obtenir un second fauteuil au palais du Luxembourg.

M. Pasquier (car il s'agit encore de lui, et au moins l'un est bien digne de l'autre, en tant que littérateur), M. Pasquier, dis-je, se présentait chez M. Flourens, et, pour capter ses suffrage, lui disait combien il s'estimerait heureux de devenir son collègue. « Cela peut arriver, votre crédit aidant, répondit l'académicien de la veille : je suis de l'Institut, et par conséquent des catégories dont on fait des pairs ! »

M. Pasquier sourit *discrètement*, inclina légèrement la tête en signe d'assentiment, puis, *discrètement* encore parla d'autre chose.

Cette réponse tacite n'équivaut-elle pas à une promesse, et ne devons-nous pas nous attendre un beau matin à voir le *Moniteur* nous annoncer que M. Flourens est pair de France.

Il faut songer cependant que M. Pasquier a maintenant ce qu'il voulait, qu'il est de l'Académie, et qu'en fait de promesse il n'est pas mal oublieux : témoins ses sept serments !



M. DE SALVANDY.

M. Narcisse de Salvandy, l'ex-ministre de l'instruction publique, l'ex-inventeur des livrets de collége, l'ex-ambassadeur, ou même l'ambassadeur sans ambassade, forme, avec M. de Barante et M. de Saint-Aulaire, le trio diplomatique de l'Académie. Son bagage littéraire, un peu moins lourd que celui de M. de Barante, assurément moins léger que le petit ballot de M. de Saint-Aulaire, ne vaut guère

mieux, bien certainement, que celui de M. Mignet.

J'ai dit, à propos de M. Jouy, que l'Académie renfermait dans son sein tous les genres en général : M. de Salvandy représente, sans contredit, le genre ennuyeux. Je ne sais si vous avez lu l'histoire de *Don Alonzo* ; pour ma part, j'ai eu l'inappréciable avantage d'en traduire une partie en thèmes latins au collége, il y a dix ans, alors que M. Narcisse était ministre de l'instruction publique, et je ne sais si c'est à cause du peu de plaisir que la traduction forcée de ce livre très moral m'a causé, mais j'avoue que j'en ai gardé un bien triste souvenir.

Don Alonzo est pourtant la production dont M. de Salvandy s'enorgueillit le plus. Son *Aperçu sur l'Histoire de Pologne*, dans des temps déjà bien éloignés, n'a pas appris grand'chose au monde, et le peu d'ouvrages politiques qu'il a publiés en brochure ou en prospectus, ne valait certainement pas le fauteuil de l'immortalité; enfin il y est assis, et, qui plus est, il a donné sa voix à M. Pasquier. C'est, après tout, une amère dérision que ce titre d'immortel, acquis pour ainsi dire du moment où un académicien s'est assis sur un des quarante fau-

teuils : il ne faut pas que MM. Jouy, Campenon, Jay, Patin, Flourens, Briffault, Salvandy et tous les autres, se figurent qu'ils passeront à une postérité bien reculée; pas du tout : ces messieurs sont parfaitement assis dans leurs fauteuils, mais ils y attendent une mort dont les béatitudes promises à leur innocence ont dès long-temps commencé.

Ces messieurs savent déjà à quoi s'en tenir sur le compte de leurs ouvrages, qu'eux seuls possèdent intacts et non coupés, et que nous sommes forcés d'aller chercher sur les parapets des quais de Paris, qu'ils décorent, quand nous voulons les lire. Leurs personnes ne nous seront guère plus précieuses un jour ; et certes, qu'ils le sachent bien, leur immortalité finira le jour où, à leurs yeux, elle semblera commencer.

M. Narcisse de Salvandy, le beau Narcisse, comme l'appellent certaines personnes, ne peut qu'ironiquement mériter cette qualification : d'un âge assez avancé déjà, il oublie parfois, dit-on, qu'il n'a plus ses vingt ans, et ses légèretés compromettantes empêchent constamment M. de Rambuteau de dormir. Ses aventures galantes et *expectantes* formeraient des

volumes, et celui qui les écrirait pourrait bien courir la chance de ne pas avoir la voix de M. de Salvandy, s'il se présentait jamais à l'Académie. Mais il paraît qu'en Espagne, où l'on n'aime guère que ce qui est jeune et beau, on a fait peu de cas des nombreux printemps et de la galanterie surannée de M. Narcisse; aussi c'est ce motif, dit-on qui l'a engagé à revenir en France.

Je vous ai dit qu'il était le rival de M. de Rambuteau; il faut que je vous raconte une petite mystification dont ils ont été l'un et l'autre victimes :

Mme B***, une de nos sommités politiques actuelles, était simultanément adorée de ces deux Messieurs, et, qui plus est, ces deux Messieurs se figuraient qu'ils étaient également adorés d'elle. Il n'en était rien : Mme B***, obsédée par leurs continuelles démarches, résolut enfin de frapper un grand coup pour s'en débarrasser.

Un jour M. de Salvandy sollicite un rendez-vous, il l'obtient :

— Trouvez-vous ce soir, lui dit-on, à une heure du matin au bal de l'Opéra, auprès de la loge royale, côté droit. Et comme M. Narcisse se confondait en remercîments :

— Ayez soin, ajoute la dame, d'avoir un domino noir excessivement épais, un masque à barbe, qu'on ne voie rien enfin de votre figure : j'aurai le même costume que vous ; seulement, vous me reconnaîtrez à une rosette bleue que je porterai à l'épaule gauche : vous viendrez donc, et, sans dire un mot, nous sortirons du bal.

— Et vous consentirez, mon adorée, interrompit M. de Salvandy, à revenir avec moi à.....

— J'irai souper avec vous, dit vivement la dame, qui se hâta de congédier l'académicien en voyant entrer M. de Rambuteau.

M. de Salvandy retiré, M. de Rambuteau voulut aussi faire jouer ses batteries ; il n'avait jamais vu Mme B*** aussi aimable ; il fut lui-même ébouriffant de grâce et de séduction.

Toutes les fois qu'il s'agit de ne pas écrire, M. de Rambuteau est très fort.

Profitant d'un moment où Mme B*** venait de laisser tomber un gant, il se précipite à genoux et sollicite enfin une entrevue depuis longtemps désirée.

— Madame, s'écrie-t-il, ne me repoussez pas plus long-temps ; ce soir il y a bal à l'Opéra.

venez-y ; j'y serai, je vous attendrai ; je pourrai passer auprès de vous une heure de bonheur !...

— Comme vous êtes exigeant, dit Mme B***. Cependant, je suis bonne, et je veux bien consentir à ce que vous me demandez.

— Ah ! Madame !...

— Oui, venez ce soir en domino noir, avec un masque épais, de manière à pouvoir être pris pour une femme : ayez soin que je vous reconnaisse à une rosette bleue que vous mettrez à votre épaule gauche : je serai auprès de la loge royale, côté droit, à une heure : vous me prendrez le bras, et, sans rien me dire, vous m'emmènerez, nous sortirons du bal, nous irons souper !

— Vous êtes adorable, s'écrie M. de Rambuteau ; mais il se tut vivement, M. B*** venait d'entrer. M. de Rambuteau, en sortant, lui lança un regard de pitié.

Le soir, au bal, on pouvait voir, dès minuit et demi, un beau domino noir, l'épaule ornée d'une rosette bleue, résolument posté contre la porte de la première loge du côté droit de la loge royale : c'était M. de Rambuteau. Absolument enveloppé par un domino immense et la figure cachée sous un masque épais, il était im-

possible de le reconnaître; on pouvait même, à la rigueur, le prendre pour une femme. A une heure moins quelques minutes, un autre domino s'avance vivement; il fait signe à M. de Rambuteau de le suivre. Ils se prennent le bras, et, deux minutes après, ils sont sortis du bal; ils roulent dans un fiacre vers le café Anglais. Le trajet est si court, l'émotion si vive, qu'ils ne se parlent pas; leurs mains se pressent seulement, et ils descendent vivement sans s'être dit un mot. Ils montent, demandent un cabinet; les voici seuls enfin.

— Adorable Louise! s'écrie alors M. de Rambuteau, en arrachant son masque en même temps que M. de Salvandy détachait le sien.

Il s'approche, il veut presser dans ses bras cette femme aimée; mais, ô surprise! ô horreur! c'est un homme qui est devant lui, un homme tout aussi étonné que lui-même; et cet homme, c'est son rival, c'est M. de Salvandy!

Vous peindre le dépit de ces deux messieurs serait chose impossible. Furieux d'abord, ils commencèrent par s'invectiver; mais, reconnaissant bientôt tout le ridicule de leur querelle, ils s'avouèrent que madame B*** avait voulu se

jouer d'eux ; et comme, après tout, ces messieurs ne sont pas hommes à se passer de souper après un bal d'opéra, ils commandèrent un joyeux dîner, auquel ils firent l'un et l'autre beaucoup d'honneur, jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus !

M. de Salvandy a totalement, à l'heure qu'il est, oublié cette aventure. Aujourd'hui, il connaît plusieurs lorettes, fréquente l'Opéra ; on le voit même souvent au foyer des Variétés !

O tempora ! ô mores ! ô académiciens !



M. SCRIBE.

Voilà bien certainement le plus grand charpentier de pièces, de comédies, d'opéras, de vaudevilles que nous ayons. Mais quel bon ouvrier que celui-là ! comme ses outils sont bien affilés ! comme il sait s'en servir habilement ! Pour mieux ajuster un acte sur un autre, que ne ferait-il pas ? Pour bien joindre le bon sens à l'extraordinaire, que ne sacrifierait-il ? Qu'il y a de jolies choses dans toutes les petites histoires en un, deux, trois ou cinq actes que

M. Scribe nous a données depuis qu'il en fait, c'est à dire depuis trente ans au moins !

On parlera bien long-temps des comédies de M. Scribe ; ses pièces seront toujours jouées, et on s'en souviendra long-temps encore, après qu'on ne saura même plus, depuis des siècles, s'il a jamais existé un M. Jouy ou un M. Jay !

Il faut convenir aussi que M. Scribe a bien du bonheur, et que maintenant surtout, qu'il n'en prend plus qu'à son aise, il est le plus privilégié des auteurs comiques, gens fort privilégiés d'ordinaire.

M. Scribe ayant laissé partout et à tous un coin de son manteau, un souvenir de son talent, une pièce de son répertoire enfin, MM. les directeurs sont les plus humbles serviteurs de son talent. Je ne sache pas de théâtre où il n'ait laissé un chef-d'œuvre ; en revanche, j'en connais beaucoup où il en a laissé plus d'un. A l'Opéra, c'est *Robert-le-Diable ;* à l'Opéra-Comique, c'est *la Dame Blanche ;* aux Français, c'est *Bertrand et Raton ;* au Vaudeville, au Gymnase, aux Variétés, ce sont toutes les pièces que vous connaissez, que vous avez vu jouer depuis vingt ans, et dont l'énumération serait trop

longue, car il nous faudrait pour la faire des volumes entiers.

Aussi, disons-le maintenant, M. Scribe se repose aujourd'hui sur ses lauriers passés ; il ne nous donne plus, tranchons le mot, que d'assez pitoyables choses. Au Théâtre-Français, son drame de *la Calomnie*, et un peu aussi sa comédie d'*Une Chaîne*, bien inférieurs du reste à ses travaux passés, semblent avoir interrompu le cours de ses beaux succès. *Le Fils de Cromwell* est une des dernières pièces de M. Scribe qu'il n'aurait pas dû signer.

A l'Opéra-Comique, même chose est arrivée ; et, bien certainement, les livrets du *Duc d'Olonne* et du *Code Noir* sont loin d'égaler les gracieuses compositions de *Michel et Christine* et du *Maçon*.

Disons-le donc avec regret, mais avec vérité, le talent de M. Scribe s'en va, ou du moins il ne veut plus se donner la peine de rien faire, ce qui est tout aussi fâcheux.

Il vaudrait mieux ne plus écrire, M. Scribe !

Du reste, M. Scribe, comme on sait, après avoir tant fait de mariages au théâtre, vient enfin d'en contracter un pour sa propre part. Il y a de méchantes langues qui disent que le ma-

riage est la fin du talent, tout comme la crainte est le commencement de la sagesse.

M. Scribe, qui avait écrit *le Mariage de raison, le Mariage d'argent,* dans deux pièces charmantes, et le mariage d'amour dans une foule d'autres comédies, a voulu faire pour lui-même un mariage d'un genre nouveau. Il s'est marié, comme vous le savez, par une circonstance tout-à-fait fortuite; il a fait un mariage par hypothèque. Cela serait bien long à vous raconter; d'ailleurs on vous a peut-être dit déjà cette histoire. Sachez donc seulement, si vous ne la connaissez pas, qu'une hypothèque était placée sur un bien appartenant à la jeune veuve qui est devenue depuis Mme Scribe; que M. Scribe, partie intéressée, était entré en pourparlers avec la jolie veuve, afin de l'en libérer si c'était possible, et que, frappé de la beauté, de l'amabilité de la jeune femme, il avait spontanément offert sa main, qui avait été aussitôt acceptée.

M. Scribe doit avoir cinquante-deux ans; il est aussi aimable que gai, aussi bon que spirituel. Sa conversation a un charme qu'on rencontre rarement ailleurs; et, quand il veut faire de la galanterie, il agit en maître. Vouloir énu-

mérer toutes ses bonnes fortunes serait chose tout aussi difficile que de nommer toutes ses comédies. J'ai vu de lui un billet doux adressé à une des jolies habitantes de la rue Notre-Dame-de-Lorette, qui, certes, aurait pu trouver place dans un de ses vaudevilles.... Il y a trois ans de cela, madame Scribe !

M. Eugène Scribe méritait incontestablement de siéger à l'Académie : si son genre est léger, il n'en est pas moins remarquable; son mérite incontestable l'y a donc placé depuis longtemps; mais qu'il y prenne garde, si le succès élève, la médiocrité tue !

M. MOLÉ.

Avez-vous jamais vu M. Molé? Quel homme froid, compassé, rigide, sérieux! Il semble, quand on lui parle, que sa bouche va condamner ce qu'on exprime ; son regard s'arrête sévèrement sur le vôtre, en signe de réprobation ; sa démarche est grave, son maintien sévère ; il sourit peu, il ne rit jamais ; son front large et haut semble toujours pensif, sa figure triste et mélancolique paraît sans cesse affligée et songeuse : c'est un homme unique que M. Molé.

Mais, ne vous y trompez pas, tout ceci est feint et n'existe pas réellement; M. Molé joue tout bonnement la comédie. Pourtant, et notez bien ceci, c'est malgré lui qu'il la joue : à force d'avoir voulu calquer le fameux Mathieu Molé, son ancêtre, cette barre de fer qui ne devait plier jamais, M. Molé s'est imaginé qu'il ne devait plus rire, qu'il ne lui était plus permis d'être autre chose qu'un homme grave et impassible. Vis-à-vis de ceux qui ne le connaissent pas, la chose est faisable : M. Molé fronce le sourcil, les gobe-mouches tremblent; M. Molé laisse errer lentement son regard dans la salle, les provinciaux admirent; M. Molé laisse tomber de sa lèvre pâle quelques paroles graves et compassées, la foule frémit et palpite.

Mais quand on connaît M. Molé, quand on sait combien il y a en lui de bonhomie et de douceur, de bonté et de candeur, on finit bien vite par s'apercevoir de la fausse idée qu'on s'était faite de lui, et alors le prestige disparaît, la statue fait place à l'homme : c'est absolument l'âne dépouillé de la peau du lion, ceci soit dit sans comparaison.

M. Molé, comme on sait, est un des trois

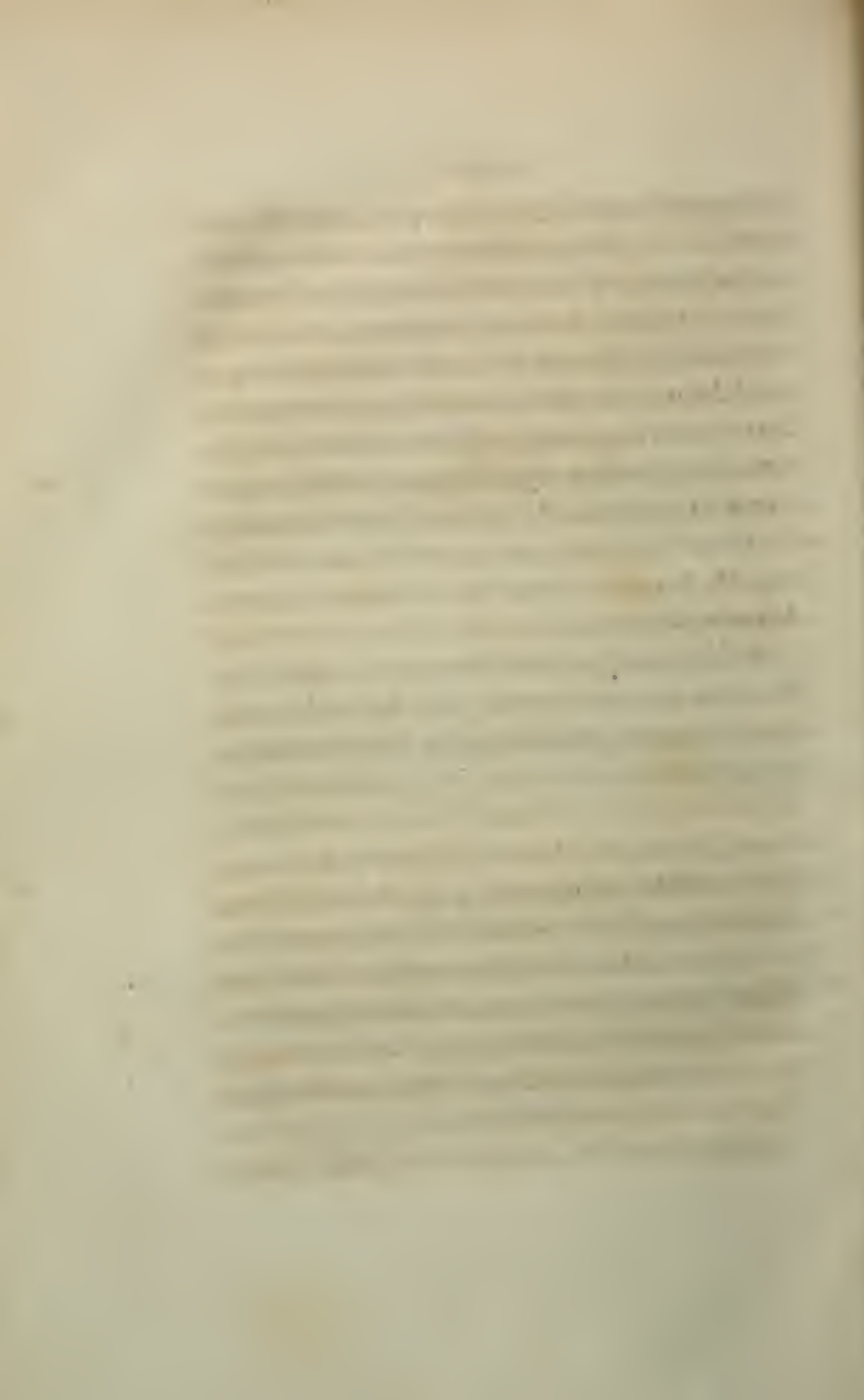
hommes dans les bras desquels le gouvernement actuel semble vouloir tour-à-tour se jeter.

M. Thiers, M. Molé, M. Guizot, voilà, depuis treize ans, les grands hommes par excellence, les sauveurs naturels de l'Etat! C'est un cercle dans lequel nous tournons constamment sans pouvoir en sortir. Malheureusement ces trois hommes peuvent s'envier mutuellement leur triste gloire : M. Molé a évacué Ancône; M. Thiers a fait voter les fortifications de Paris; M. Guizot a signé les traités relatifs au droit de visite.

M. Molé, qui n'a été nommé de l'Académie française que parce qu'il était haut placé, y tient pourtant son rang mieux que bien d'autres. Comme orateur, M. Molé a beaucoup de talent, et si nous ne l'aimons pas tout-à-fait, au moins nous ne le mettons pas sur le même rang que MM. Guizot et Thiers; il est franc, au moins, et cette seule qualité le met à mille pieds au dessus des deux autres.

M. Molé vaut certainement mieux qu'on ne croit.





M. SOUMET.

M. Soumet a fait récemment preuve du plus grand courage. Il vient de publier un poème épique.

Certes, aujourd'hui que la saine école est si peu honorée, que le mauvais goût est partout si puissant, il y a du courage à venir présenter un travail aussi sérieux, un ouvrage aussi en dehors de l'actualité.

Aujourd'hui, l'a-propos d'un livre en fait

seul le succès, et, si le malheur veut qu'une publication vienne une heure trop tôt ou un jour trop tard, elle est d'autant plus mal accueillie qu'elle s'est davantage trompée de temps : c'est là ce qui explique le succès incroyable de certains livres, et en même temps la mauvaise fortune de certains auteurs, qui, plus amis de l'art que du succès, mettent trop de temps à leur travail, et ne peuvent l'avoir assez tôt fini pour qu'il soit à la mode. Nous avons eu, l'an passé, la preuve de ce que j'avance ici dans la chute de la tragédie d'*Arbogaste*, de M. Viennet : si *Arbogaste* était venu vingt ans plus tôt, son succès eût été immense : l'auteur s'est adressé à une époque qui ne pouvait plus le comprendre, la pièce est tombée à plat.

Pour en revenir à l'œuvre de M. Soumet, je dirai qu'elle est de celles qui sont sujettes à semblable malheur. Pourtant M. Soumet est sorti vainqueur de la lutte : qu'il reçoive d'abord nos sincères compliments.

M. Soumet n'a pas été apprécié par la foule ; mais je ne crois pas qu'il ait eu la prétention de faire battre des mains à la France entière. Il a eu l'éloge des gens de mérite ; et mieux lui convenait, dans cette occasion, la louange du pe-

tit nombre, que les applaudissements frénétiques d'un public ignorant.

Le dernier livre de M. Soumet, la *Divine Epopée*, est loin d'être une œuvre ordinaire : avec un goût moins blasé que celui qui règne aujourd'hui partout, l'auteur aurait été, je n'en doute pas, porté aux nues. Mais, je le répète, le livre de M. Soumet est venu à une époque où le succès d'un livre ne dépend plus du mérite réel de l'ouvrage, mais bien du plus ou moins de charlatanisme qu'on sait déployer dans les annonces!

Pour nous, qui voulons juger impartialement le talent de M. Soumet, nous dirons que nous le plaçons très haut dans l'échelle académique. Les travaux passés de l'auteur de la *Divine Epopée*, prouvaient une grande facilité de conception chez M. Soumet ; je ne citerai que pour mémoire ses tragédies de *Saül*, de *Clytemnestre*, d'*Elisabeth*, qu'on ne joue plus à la vérité, mais qu'on ferait peut-être bien de reprendre ; et je louerai surtout, comme il le mérite, son poème de l'*Incrédulité*, livre remarquable sous tous les rapports, où abondent et les belles idées et les beaux vers!

M. Soumet a droit de s'enorgueillir, d'au-

tant plus aujourd'hui, qu'il est le seul à peu près de ses contemporains de l'Académie qui ait depuis long-temps publié quelque chose, et, ce qui est mieux encore, quelque chose de bon. Il nous a prouvé, dans sa *Divine Epopée*, qu'il savait encore travailler, et que, pour avoir été long-temps sans rien produire, l'arbre n'en était pas moins encore vivace et bien portant.

M. ANCELOT.

Nous ne saurions estimer beaucoup M. Ancelot. Cet académicien (faiseur de vaudeville assez jolis, il faut en convenir; mais, après tout, ne valant certes pas un fauteuil académique), tentait, depuis dix ans, de s'asseoir au palais du Pont-des-Arts : parvenu enfin, après une foule de tentatives, au faîte de son ambition, il se fait aujourd'hui un avantage mercantile de son titre de membre de l'Académie française.

en l'accolant assez impoliment à celui de directeur de théâtre.

Il faut que M. Ancelot ait bien peu de respect pour ceux qui l'ont nommé, qu'il sente bien mal les devoirs que les convenances et la dignité de sa place lui imposent, pour ainsi parodier son titre d'académicien.

M. Ancelot a fait de charmantes pièces, soit; Mme Ancelot en a fait de plus jolies encore, soit; l'un et l'autre se sont mutuellement adressés de gentils petits compliments dans les journaux et dans les revues, soit; Mme Ancelot a fait plus encore que Monsieur pour pousser son mari au fauteuil, soit ; M. Ancelot, le crédit de Madame aidant, est enfin de l'Académie, soit encore ; mais enfin, est-ce là une raison pour que M. Ancelot, sous prétexte de mieux faire jouer ses œuvres et celles de Madame, se soit subitement déclaré directeur du théâtre du Vaudeville? est-ce une raison surtout pour qu'il aille faire imprimer partout, dans tous les journaux, à tous les coins des rues, que M Ancelot, membre de l'Académie française, vient de se rendre acquéreur de la direction du Vaudeville, le tout en grosses lettres?

Il y a des choses en face desquelles l'homme

délicat recule toujours. M. Ancelot, dans cette occasion, n'a pas fait preuve d'esprit, et cela nous étonne d'autant plus, que Mme Ancelot était là pour empêcher son mari de faire une bévue. On sait toute la puissance de Mme Ancelot dans les décisions du ménage : serait-il possible que ce fût l'auteur de *Gabrielle* qui ait ainsi poussé son mari à se faire directeur du théâtre du Vaudeville? Peut-être, répondrons-nous ; car si Mme Ancelot est l'auteur de *Gabrielle*, elle n'en est pas moins l'auteur de *Marguerite*, jolie comédie qu'elle n'était pas fâchée de voir reprendre.

On nous a dit que le ménage Ancelot ambitionnait depuis quinze ans, au moins, le fauteuil académique : je ne sais; toujours est-il que, depuis qu'il a le droit de s'y asseoir, M. Ancelot ne s'y montre guère, et qu'il siége beaucoup plus souvent aux stalles de son théâtre qu'aux séances de l'Académie.

Que l'Académie y fasse attention, voilà déjà bien des vaudevillistes dans son sein ! M. Scribe, M. Dupaty, M. Ancelot : ces messieurs sont de terribles accapareurs ; s'ils font rire au théâtre, ils peuvent gêner ailleurs. Il n'y a rien de plus difficile à satisfaire au monde qu'un vaudevil-

liste; ces messieurs ont tant de privautés! Pourvu que M. Ancelot ne présente pas un jour, aux suffrages académiques, Arnal ou Lepeintre jeune!

M. Ancelot, homme doux et tranquille, doit être nécessairement rangé dans la catégorie des maris qui disparaissent totalement derrière leurs femmes. Mme Ancelot est maîtresse absolue au logis et directrice de fait du théâtre du Vaudeville : le ménage et le théâtre n'en vont peut-être que mieux. Toujours est-il que j'aime mille fois mieux les pièces de Mme Ancelot que celle de monsieur, surtout que celles qu'il fait aujourd'hui!

M. DUPATY.

M. Dupaty, le gai, le spirituel M. Dupaty, le sémillant auteur de tous les petits couplets à la rose, de toutes les petites élégies à Clorinde, de tous les sonnets à Vénus, à Thisbé, de tout ce qui était à la mode il y a trente ans enfin, n'est rien moins aujourd'hui qu'un gros rieur sans façon, troublant volontiers la plus sérieuse discussion, jetant facilement le désordre partout où il se trouve, et de plus attaquant très agréablement la faute de français.

Je vous ai déjà parlé de lui lorsque je vous ai raconté toutes les bonnes qualités de cet excellent Charles Nodier ; je veux encore vous entretenir d'une petite histoire du même genre, arrivée récemment à cet ébouriffant M. Dupaty, le jour même de l'élection de ce brave M. Ancelot, dont je vous parlais tout-à-l'heure.

M. Dupaty s'était institué le répondant de M. Ancelot. Il le présentait aux académiciens, il le recommandait vivement à ses collègues ; il n'y avait rien que ne fît ce bon M. Dupaty pour cet innocent M. Ancelot. Le grand jour de l'épreuve arrivé, il redouble de soins, de peines ; il se livre aux phrases les plus incorrectes, aux oublis les plus involontaires de temps et de personnes : on prétend même qu'en écrivant le nom de M. Ancelot sur son bulletin, il le dénatura complètement en mettant sur le papier une chose tout-à-fait incongrue.

On dépouille le scrutin : à chaque nom que prononce le président, M. Dupaty pointe sur un calepin les suffrages de M. Ancelot. Enfin l'épreuve est terminée ; M. Ancelot est proclamé membre de l'Académie française.

M. Dupaty ne peut contenir sa joie ; elle déborde de tous côtés. Il rit, il remue ; il prend

du tabac, en offre à tous ses voisins; il ne se possède plus de bonheur. Enfin, il avise le vieux M. Tissot, qui, peu soucieux d'avoir pour collègue un vaudevilliste ou un rimailleur, avait gaillardement combattu l'élection de M. Ancelot. M. Tissot, indigné, trouve malséant que M. Dupaty vienne ainsi le narguer, en faisant devant lui étalage de sa joie.

— Eh bien! mon cher monsieur Tissot, dit familièrement M. Dupaty, nous avons triomphé!

— Oui, Monsieur, lui est-il sèchement répondu.

— Ah! ah! dit M. Dupaty, c'est que ce diable d'Ancelot avait tout fait pour réussir. Je lui avais prédit l'Académie; il fallait qu'il y arrive!

— *At!* dit durement M. Tissot.

M. Dupaty ne comprit pas, et, croyant que ce *ât!* qu'il interprétait *ah!* ne signifiait rien moins que la toute-puissante mauvaise humeur de M. Tissot, il s'éloigna en chantant un de ses couplets :

Ah! ah! ah!
Comme le cœur me bat!
Etc., etc.

M. Tissot haussa les épaules ; puis, mécontent de n'avoir pas été compris, il écrivit tranquillement sur le papier qui se trouvait devant lui :

Celui qui t'a mis là,
Avec ses ah ! ah ! ah !
Ancelot,
N'est qu'un sot !

Ce que voyant M. Ancelot, il se garda bien de le lire tout haut ; mais, au contraire, il parvint enfin à le soustraire à la vengeance du bonhomme Tissot, qui venait de s'endormir et ne pensait déjà plus à la haine.

M. Dupaty, grand rimailleur de couplets, ne s'en tient pas là ; il a beaucoup de prétention au logogryphe, à l'énigme, à la charade, aux jeux de mots, et c'est lui qui, constamment, s'amuse à faire des calembourgs avec M. Viennet, durant les longs et ennuyeux discours de M. Mignet ou de M. Flourens. Non content d'avoir vu réussir M. Ancelot, il se complaît encore dans le souvenir de ce cher homme ; il n'y a pas de jour où il ne fasse un calembourg à son propos.

L'autre jour, il disait assez peu spirituellement à son voisin M. Viennet :

— Pourquoi donc, mon cher monsieur Viennet, M. Ancelot mériterait-il d'avoir toujours la première place à l'Académie?

—C'est, répondit imperturbablement M. Viennet, qui feignit de ne pas comprendre, mais qui n'était pas fâché de donner une leçon à M. Dupaty, parce que, sans doute, il était le moins digne d'avoir même la plus mauvaise.

— Non pas, répondit M. Dupaty d'un ton piqué, c'est parce qu'il est directeur (*dit recteur*).

On le voit, tout l'esprit de M. Dupaty s'en va.

M. MIGNET.

Que dire de M. Mignet, si ce n'est qu'il est l'auteur d'une *Histoire de la Révolution française,* bien inférieure à celle de M. Thiers? M. Mignet n'a rien fait de plus qui mérite mention honorable; ses écrits politiques sont empreints d'un esprit de parti par trop apparent : d'ailleurs il n'y a plus personne qui les lise aujourd'hui. Je ne ferai pas à M. Mignet l'injure d'affirmer qu'il n'a rien publié autre; mais tout ce que je puis dire ici, c'est que mon li-

braire n'a pu me mettre sur les traces d'aucun livre de lui, autre que l'*Histoire de la Révolution*.

Ce petit livre devra donc faire tous les frais de cette notice, tout comme il a fait, il y a quelque temps, le ballot littéraire de M. Mignet et son passeport à l'Académie.

Disons d'abord que nous trouvons ce livre parfaitement écrit, mais que c'est là le seul mérite que nous lui reconnaissons. M. Mignet n'a pas songé qu'il fallait avant tout, à l'historien, une qualité sans laquelle il ne pourrait jamais réussir : l'impartialité. M. Mignet s'est peu soucié d'être juste ; il a raconté tout ce qui pouvait être favorable à ses opinions, à sa manière de voir ; puis il a passé sous silence tout ce qui lui déplaisait ; il n'a pas parlé de ce qui pouvait être défavorable à sa cause. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit l'histoire : aussi, nous osons l'avancer, si le livre de M. Mignet n'était pas un beau morceau littéraire, nul doute qu'il n'aurait d'autres lecteurs que les habitués des cafés et les abonnés du *Constitutionnel*.

M. Mignet, qui s'est un peu compromis par la publication de ce livre, craint sans doute de se perdre encore davantage dans l'opinion pu-

blique ; il ne se sert plus de sa plume et ne publie plus la moindre considération politique. Assis, du reste, à l'Académie, entre M. Guizot et M. Pasquier, il aurait tort, nous le lui prédisons, de vouloir émettre des opinions par trop en désaccord avec celles de ces messieurs.

En effet, maintenant que ces derniers, en valeureux champions, ont bien profité de cette belle petite époque en plusieurs actes qu'ils appellent la révolution, ils ne veulent plus qu'on leur parle de changements, d'améliorations; après en avoir tant désiré eux-mêmes, ils ferment la bouche aux nouveaux venus qui voudraient parler à leur tour.

Autant ils étaient républicains jadis, autant ils veulent être monarchiques aujourd'hui. Comme cela sied bien à M. Pasquier, surtout, qui, après avoir été primitivement monarchique, est devenu successivement et en cinquante années, républicain, directorien, fanatique de l'empire, de nouveau monarchique, de nouveau républicain, et, pour la troisième fois, encore monarchique, et cela avec Louis XVI (pardon d'écrire ici son nom), la révolution, le directoire, l'empire, la restauration, les événements de juillet, Louis-Philippe !

Comptez bien, vous verrez si ça ne fait pas sept! quand nous serons à dix.....

Vous le voyez donc bien, M. Mignet, avec la meilleure volonté du monde, vous auriez tort de vouloir aujourd'hui vous poser en censeur d'aussi fidèles serviteurs de leur pays!

M. DUPIN.

M. Dupin est le plus grand accapareur de places de France; un volume petit in-12 ne suffirait pas pour énumérer toutes les charges qu'il remplit ou qu'il ne remplit pas.

Il serait difficile de calculer tous les traitements qu'il touche : on nous accuserait d'erreur et de mensonge, si nous donnions ici le chiffre énorme de ses émoluments.

Au lieu de cela, j'aime mieux vous raconter

une petite anecdote, qui pourra vous montrer toute la bonne volonté du pouvoir à l'égard de M. Dupin.

Tous les ans, on le sait, la chambre des députés se trouve subitement prise d'une belle idée d'économie. Pendant quelques séances on n'est occupé qu'à retrancher des deux mille francs par ici, des quatre mille francs par là, et on ne supprime en aucune façon les gros paiements de cinq chiffres.

Or un beau jour, c'était l'an passé, vraiment, la chambre reconnut que M. Dupin avait bien certainement une place de trop : cette découverte, qui prouvait incontestablement en faveur de la lucidité de la chambre, en amena une autre; car quelques honorables découvrirent que cette place, sous le titre modeste de membre du conseil d'amirauté, coûtait à l'Etat quatre mille francs, ni plus ni moins. La place fut supprimée, ce dont s'indigna M. Dupin, et le traitement aussi, ce dont s'indigna plus fort encore le frère de M. Philippe. (Ne pas confondre avec celui du boulevart Bonne-Nouvelle.)

Pendant quelque temps les lamentations de M. Dupin, moins dignes que celles de Jéré-

mie, mais assurément plus bruyantes, remplirent la cour et la ville : à tel point que M. de Mackau, en arrivant au portefeuille de la marine, se crut obligé de réparer la faute de l'amiral Roussin.

L'embarras était de trouver une place à M. Dupin : comme depuis quelques mois il ne touchait plus les émoluments de celle qui lui avait été enlevée, il ne cessait de réitérer sa demande à M. de Mackau ; et ce dernier, pour se délivrer de toutes ces obsessions, n'imagina rien de mieux que de créer une place nouvelle tout exprès pour M. Dupin ; et puis, comme M. le ministre est un galant homme, qui ne saurait faire les choses à demi, il signa pour le postulent une nomination à une place de 8,000 francs.

M. Dupin, qui, comme membre du conseil d'amirauté, ne touchait que quatre mille francs, dut désormais, comme inspecteur-général des constructions navales, en toucher huit mille.

Ceci est la moralité de l'histoire.

M. Dupin, qui, outre toutes ses places *rapportantes*, est encore membre de la chambre des pairs, est à l'Académie depuis longtemps déjà, et c'est sans doute de toutes

ses places celle qu'il mérite le plus. C'est un homme remarquable sous beaucoup de rapports, et qu'il est juste de placer dans la catégorie des hommes éminents de l'Académie. Comme orateur, comme savant, comme appréciateur des choses, comme mathématicien, M. Dupin est, sans contredit, un des hommes remarquables de notre époque ; ses travaux passés, aussi utiles que consciencieux, lui ont valu cette juste réputation, que son talent hors de ligne lui continue aujourd'hui.

M. Dupin a publié un *Précis historique du Droit Français*, qui a donné à cette belle partie de l'instruction moderne un aperçu qui lui manquait. Il a su montrer, sous ses côtés les plus complets, cette admirable étude du droit, qui tend tous les jours à devenir encore plus exacte. Son *Précis historique du Droit Romain* a sans doute autant de mérite que son premier ouvrage ; il a même coûté plus de peine à l'auteur, mais je crois l'autre plus utile. Pour trancher la question, nous pouvons dire que M. Dupin n'a qu'à se louer de l'un et de l'autre. Il est difficile d'unir, comme l'a fait M. Dupin, plus de savoir à un style aussi élégant, plus de connaissances approfondies des choses à

une aussi continuellement intéressante narration.

M. Dupin, en outre, est un homme qui pourrait vous dire, sans se tromper d'un chiffre, combien il tombe par an de gouttes d'eau sur la terre, combien il fait de rayons de soleil dans une belle matinée de printemps. C'est un travailleur habile, qui a un amour infatigable pour la statistique, et que le travail le plus compliqué ne pourrait jamais faire reculer.

M. Dupin est frère, comme on sait, de cet autre M. Dupin, un des hommes le plus gais de France, qui a pour les calembourgs une affection si particulière. Ce M. Philippe Dupin a défrayé pendant des années les colonnes du *Charivari*, à tel point qu'on lui prête aujourd'hui des choses qu'il n'a jamais dites. M. Dupin disait souvent en plaisantant : « Si le *Charivari* n'avait pas pour amuser ses lecteurs l'habit de M. Sauzet, le nez de M. d'Argout, la fidélité de M. Decazes et les calembourgs de mon frère, je crois qu'il serait obligé de fermer de suite ses bureaux ! »

M. Dupin, toujours d'une tenue irréprochable, manque rarement aux séances académi-

ques. C'est lui qui tranche le plus dans la foule un peu sombre de messieurs les académiciens : il est presque toujours pompeusement cravaté de blanc !



M. TISSOT.

M. Tissot dort bien certainement une heure ou deux par séance académique, et, qui plus est, il dort très bruyamment. Il est impossible d'imaginer une roue de moulin, un ressort de machine tournant avec un bruit plus régulier et un son plus sourd que ne le fait M. Tissot lorsqu'il s'abandonne aux douceurs du sommeil. Il en résulte pour ses voisins un perpétuel bourdonnement, et pour l'orateur qui parle un accompagnement en faux-bourdon tout-à-fait désagréable.

M. Tissot, qui est tout aussi, et peut-être plus littérateur qu'un autre, ne s'aperçoit pas qu'il sommeille, et c'est là ce qui fait le désespoir de ses voisins. Son sommeil n'est ni continuel comme celui de M. Baour-Lormian, ni volontaire comme celui de M. Lebrun : c'est une habitude, devenue chez lui une nécessité. Ainsi, M. Tissot arrive à l'Académie, s'installe dans son fauteuil, puis s'y accoude, dans la ferme intention d'écouter ce qui va se dire ; mais la nature l'emporte bientôt, le sommeil assiège l'immortel, il lui courbe la tête.

Si c'est M. Jouy qui parle, le combat est long, car ce monsieur crie très fort ; si c'est M. Flourens, oh ! alors la victoire est facile : cette voix monotone endort en deux minutes le bon M. Tissot. Alors un bruit singulier, mais bien connu, annonce à ceux qui l'entourent que l'académicien est plongé dans les bras de Morphée. Cela dure cinq minutes ; puis M. Tissot, réveillé par un éclat de voix, tousse et remue sa jambe, comme pour prouver qu'il ne dort pas. Ce manége ne lui réussit pas du tout, et il n'y a même rien qui ennuie plus au monde M. de Lacretelle que ce mouvement perpétuel de la jambe de M. Tissot. Mais ce dernier croit

en avoir imposé à ses voisins; il continue donc à balancer sa jambe jusqu'à ce qu'une nouvelle phase de sommeil vienne le plonger, pour cinq nouvelles minutes, dans les douceurs de la plus enviée position. Au bout d'un nouveau laps de temps, il s'éveille encore; le balancement de jambe arrive; enfin, il se rendort de nouveau, et cela dure ainsi pendant tout le temps des séances. Il résulte de ces réveils continuels les plus malencontreux quipropos. M. Tissot, qui croit à chaque réveil qu'on n'en est pas plus avancé qu'au moment où il s'est endormi, veut absolument être au fait de la question. Il hasarde une observation intempestive sur une chose dont il n'est plus question depuis longtemps; et, comme il a la voix très rauque naturellement, le sommeil ne tendant pas du tout à la rendre plus claire, il arrive qu'il sort, dans ces occasions, de la bouche de M. Tissot les sons les plus durs et les plus discordants.

Disons, pour compléter ce portrait, que M. Tissot ne veut pas avouer qu'il dort; que c'est là sa manie de vieillard, et que ce serait lui faire la plus grave insulte que de lui faire entendre qu'il a la tête lourde.

Il prétend quelquefois qu'il repose, qu'il

s'ennuie, qu'il ferme les yeux, qu'il sommeille même, mais qu'il dort, jamais !

M. Tissot est ou était (car je ne sais plus si cela existe encore) le président d'une espèce de réunion, succursale de l'Athénée de la rue de Valois, qui tenait ses séances dans une des salles de la mairie de la place des Petits-Pères. On discutait dans ces réunions, composées de gens plus ou moins bien vêtus, de poètes plus ou moins échevelés, toutes les questions possibles qu'il plaisait au premier venu de poser. Il y avait là un petit monsieur, à grands cheveux noirs, qui se disait fouriériste, et que je me rappelle avoir entendu un soir exposer sa doctrine de façon à ce que personne ne pût y rien comprendre. Un homme grave et portant lunettes, lui répondit ensuite ; puis un troisième orateur, aussi emporté qu'un avocat furieux, vint dire des injures au pape et au christianisme, parce que la majorité des Français s'obstinait à ne pas vouloir reconnaître les admirables doctrines de Fourier. Tous ces messieurs parlaient si correctement le français, ils s'adressaient si résolument les plus violentes injures, que je m'esquivai doucement ; mais je me rappelle encore la bonne figure endormie de M. Tissot, que

j'aperçus en sortant, et qui reposait doucement au milieu de tout ce bruit.

J'ai su depuis que cet excellent M. Tissot, cousin éloigné d'un des orateurs, avait été accaparé par ces messieurs, qui, désireux d'avoir un nom un peu ronflant à placer en tête de leur programme, avaient pris M. Tissot avec d'autant plus de joie qu'ils connaissaient les habitudes somnolentes de l'académicien, habitudes qui devaient leur procurer infailliblement une facilité extrême de parler et de gesticuler. Vraiment, M. Tissot, il y avait honte pour vous à aller vous commettre dans d'aussi violentes assemblées. Heureusement, je crois, l'autorité supérieure (M. Guizot) a ordonné la fermeture de l'établissement; au moins ce sera là une bonne chose à compter au ministre parmi toutes les mauvaises qu'il a faites.

M. Tissot, qui n'est rien moins, après tout, qu'un vieillard respectable, dont les petites faiblesses sont bien excusables, a droit, comme homme littéraire, à toute notre estime. Lui aussi a fait une *Histoire de la Révolution française;* mais ce n'est pas là que je l'attends pour lui donner des éloges : son ouvrage est plus que médiocre. Ce qui a rendu M. Tissot véritable-

ment digne de l'Académie, ce sont ses *Etudes sur Virgile* et ses *Cours de poésie et de littérature*.

M. Tissot est un homme qui a travaillé pour l'art; il est juste qu'il se repose aujourd'hui sur ses lauriers passés, dût-il même dormir un peu en écoutant les prouesses des autres. Nous ne pouvons savoir de quelle école il est aujourd'hui; ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il n'aime pas Victor Hugo, en revanche il déteste M. Jouy!



M. DE PONGERVILLE.

M. de Pongerville est un des plus gracieux écrivains que nous ayons. Son style a une douceur et un charme que sa plume sait seule atteindre ; sa manière est aussi pure que simple, et ce qu'il écrit n'entraîne à la lecture ni peine ni fatigue. C'est à ses longues applications, à ses continuels travaux que M. de Pongerville doit cette facilité élégante de penser et d'écrire. Comme tous ceux qui ont beaucoup traduit les auteurs anciens ou modernes, il se fait un jeu

des plus graves difficultés, et, sous sa plume, la phrase la plus incorrecte et l'expression la plus dure deviennent l'une et l'autre agréables et douces.

M. de Pongerville a, comme on sait, traduit Lucrèce ; il l'a traduit en vers, et c'est là la meilleure traduction que nous possédions du poétique auteur de la *Nature des Choses* : il s'est trouvé sans doute une foule de critiques qui ont voulu contester le mérite éminemment littéraire de ce travail, M. de Pongerville n'en a pas moins triomphé, et maintenant que la lutte est terminée, que tous les jugements sont portés, il reste bien avéré que la traduction de M. de Pongerville est excellente. L'auteur, du reste, homme modeste s'il en fût, n'a pas de prétentions bien élevées ; il ne s'inquiète pas s'il fera mieux qu'un autre, il veut bien faire, voilà tout.

Dans ses *Amours Mythologiques* et dans ses *Poésies diverses*, M. de Pongerville a fait preuve d'une connaissance approfondie du genre profane en matière de poésie. Ses vers, aussi doux que faciles, respirent un parfum mystique qui flatte tout d'abord, une douceur qui vous enivre avant que vous n'ayez eu le

temps de les juger. On se croit, en lisant les poésies de M. de Pongerville, sous l'impression de ces féeriques créations qui ne peuvent nous venir que de l'Orient, enveloppées, comme elles sont toujours, par des nuages bleus et roses, par des allégories à peine transparentes. M. de Pongerville sait admirablement saisir toutes les nuances de la poésie ; il l'a prouvé surtout dans la nouvelle traduction qu'il vient de nous donner du *Paradis Perdu*, de Milton.

Nous n'avions pas en France une seule traduction passable de ce bel ouvrage : M. de Pongerville a comblé une lacune fâcheuse, et il a fait les choses galamment, comme il fait toujours, en nous donnant un petit chef-d'œuvre !

Milton devait séduire M. de Pongerville : le genre bizarre du grand poète anglais est si beau ; il y a dans ses idées un charme si particulier, si suave toujours, si caché quelquefois ; Milton sait si bien approprier l'horreur au terrible, la douceur aux belles choses, et cela en émouvant toujours, que M. de Pongerville n'a pas dû pouvoir résister à tant de beautés réunies qu'il devait si bien comprendre, qu'il espérait sans doute rendre avec tant de précision.

C'est ce qui est arrivé; et aujourd'hui, grâce à M. de Pongerville, Milton nous apparaît sous un jour tout nouveau.

M. de Pongerville n'en aurait pas écrit d'autres, que ce livre seul lui aurait valu le fauteuil : il est justement assis dans le sien, ce qui veut dire que je le juge encore un des véritables académiciens de la vieille roche, un digne collègue de M. de Châteaubriand et de M. de Lacretelle.



M. ROYER-COLLARD.

M. Royer-Collard est Champenois ; il est né dans les environs de Vitry-le-Français ; de plus, il est de l'Académie, et, de plus encore, il n'y a personne que je sache qui lui conteste son fauteuil et son talent.

Je dis cela pour les gens (et le nombre en est grand) qui sont nourris et élevés dans la persuasion qu'on ne peut être à la fois Champenois et grand homme, mais qu'en re-

vanche on est toujours Champenois et imbécile.

C'est une erreur, une erreur profonde, et je pourrais vous citer bien des noms qui vous prouveraient tout de suite que le sol de Reims, de Troyes et de Chaumont n'est pas déjà si pauvre en grands hommes, puisqu'il a produit Colbert et le cardinal de Retz, Turenne et Mignard, Méhul et Girardon, Diderot et Danton, Thénard et Royer-Collard, tous les genres, entendez-vous : le commerce, l'intrigue, la guerre, la peinture, la musique, la sculpture, le scepticisme, la haine révolutionnaire, la physique, la philosophie!

Sans compter tous ceux que j'oublie!

Ce qui prouve tout simplement qu'il ne faut pas déjà tant mépriser la Champagne.

Quoi qu'il en soit, M. Royer-Collard est un homme d'un mérite incontestable, mais aussi d'un amour-propre plus incontestable encore. Cet homme, à mes yeux, perd la moitié du mérite que j'accorde à son talent par la ridicule faconde qu'il affecte; il est impossible de se placer plus haut dans sa propre estime que ne le fait M. Royer-Collard. Le mépris dont il accable intérieurement les autres est tel qu'il ne

se trahit même pas dans ses paroles. Froid et compassé, rigide et sérieux, taciturne comme tous ceux dont le règne est passé, M. Royer-Collard ne dit mot à personne, s'enferme dans sa majestueuse dignité de philosophe et d'académicien. Je connais de lui des traits dont il aurait honte si je les lui rappelais; je ne vous les dirai pas, car vous auriez trop mauvaise idée de l'homme, et c'est l'amour-propre du philosophe et de l'orateur qui seul est coupable.

Comme philosophe, M. Royer-Collard n'a nullement mes sympathies; il fraternise par trop avec M. Cousin pour que je ne confonde pas leur philosophie dans une commune condamnation. J'aime mieux ne pas toucher à une corde aussi sensible; je vais plutôt vous faire l'éloge du talent oratoire de M. Royer-Collard. Il est difficile de mieux parler que lui, dans l'acception générale de ce mot. Son organe était beau (je dis était, car maintenant qu'il ne dit plus rien, c'est à peine si on peut connaître le son de sa voix); sa manière était digne; ses gestes n'avaient que de l'à-propos; ses paroles étaient bien dites; il avait tout, en un mot, pour plaire et pour réussir : pourtant son rôle

politique ne lui a guère valu que de la réputation, comme son rôle de philosophe ; de l'estime peu, ou point.

M. Royer-Collard, comme tous les orateurs qui visent à l'effet, parlait un peu sans conviction. Pour ne citer qu'un trait, je demanderai à M. Royer-Collard ce qu'il pense aujourd'hui de cette fameuse parole qu'il répétait à la Chambre aussi souvent au moins que Caton disait au sénat son éternel *delenda Carthago* : la légitimité ! la légitimité !

M. Royer-Collard se figure, tant son amour-propre est grand, que tout le monde parle de lui ; que chacun a les yeux sur ce qu'il fait, sur ce qu'il dit : il n'en est rien vraiment, et bien peu de gens pensent encore à lui.

Dernièrement quelqu'un disait qu'il devenait un peu sourd.

« C'est, répondit Mme Ancelot, depuis qu'on ne parle plus de lui ! »

Ceci peut être aussi vrai que spirituel.

De méchantes langues prétendent que M. Royer-Collard déteste ses neveux, les seuls héritiers de son nom, et qui, tous les deux, commencent aujourd'hui leurs brillantes carrières, l'un à l'Ecole de Médecine, l'autre à l'Ecole de

Droit, et cela parce qu'il voudrait qu'après lui personne ne pût illustrer ce nom de Royer-Collard qu'il a porté !

Il semble vraiment que ce vieillard ne veuille pas être dépassé jamais !

M. Royer-Collard de l'Ecole de Médecine n'en est pas moins un professeur aussi savant que spirituel et bon diable, et M. Paul Royer-Collard n'en continue pas moins sa carrière à l'Ecole de Droit, où il est aussi aimé que bien vu.

M. Royer-Collard, l'académicien, affecte de ne plus se mêler de rien de ce qui se passe, tandis qu'au contraire il y a des gens qui affirment qu'il s'occupe beaucoup de tout.

Quand Victor Hugo se présenta chez lui pour obtenir son suffrage, le grand philosophe lui demanda ce qu'il avait fait.

— Car, ajouta-t-il, je ne lis plus, et je désire même ne plus lire.

— Je suis l'auteur des *Orientales* et de *Notre-Dame de Paris,* répondit Victor Hugo.

— Et qu'est-ce que c'est que *les Orientales* ?

— C'est un volume de poésie.

— De bonne poésie? demanda insidieusement le vieux bonhomme.

Victor Hugo, embarrassé, hésita un instant; puis il répondit assez adroitement (car il connaissait son homme) :

— On m'a dit, Monsieur, que mes vers étaient aussi bons que vos discours étaient bien faits; ce que je ne crois pas, ajouta-t-il doucement.

— En ce cas, jeune homme, vous aurez ma voix, dit le philosophe, qui ne l'était pas assez dans ce moment pour mépriser un compliment.

Je ne crois pas qu'il la lui ait donnée, car il ne vint pas, si je ne me trompe, à la séance élective.

M. Royer-Collard, malade et infirme, est celui de tous les académiciens qui se rend le plus rarement aux séances.



M. CASIMIR DELAVIGNE.

J'écris ici M. Casimir Delavigne, car il y a de par le monde un M. Germain Delavigne qui tente tous les jours de monter sur le dos de son frère, tout comme M. Albéric Second vous prouve, dans ses *Mystères de l'Opéra*, que M. Véron II voudrait bien égaler Véron Ier.

M. Casimir Delavigne est un poète, pourtant il n'a pas donné sa voix à Victor Hugo : nous ne lui pardonnerons jamais un aussi flagrant manque

d'égards. Eh quoi! l'auteur des *Messéniennes* n'a pas cru digne de son vote l'auteur des *Feuilles d'automne!* M. Delavigne, le dernier poète classique, redoute donc bien de faire asseoir à ses côtés le premier poète romantique!

Il faut qu'il le craigne beaucoup pour le repousser ainsi!

M. Casimir Delavigne est encore un homme qui se croit, comme M. Royer-Collard, supérieur à tous les autres. Il a fait de belles choses, c'est vrai; mais est-ce une raison pour mépriser ce que font les autres, surtout quand ils font aussi bien et peut-être mieux que lui? Certes *le Paria, les Vêpres Siciliennes, Marino Faliero* sont de belles tragédies, de beaux morceaux littéraires; mais est-ce un motif pour que l'auteur foule aux pieds et dédaigne *Hernani* et *Ruy-Blas?*

Vos vers, M. Casimir Delavigne, sont mieux faits que ceux de Victor Hugo; mais il y a plus de poésie chez lui qu'en vous. Il est très beau de savoir composer de magnifiques tirades, où l'éclat des expressions rend encore plus pompeuse la marche des vers; mais il est plus beau encore, sachez-le bien, de pouvoir donner à

ses idées un tour poétique et gracieux, tendre et suave, comme sait le faire Victor Hugo !

Vous ne me trouverez pas un seul passage, dans toutes vos tragédies, aussi gracieux, aussi suave d'expressions et d'idées que cette scène des *Burgraves* (la pire tragédie de M. Hugo cependant) qui commence par ces vers mélodieux et tristes que prononce Régina, la jeune fille qui veut mourir :

« . . . .
Oui, ce soleil est beau ; ses rayons, les derniers,
Sur le front du Taurus posent une couronne ;
Le fleuve luit, le bois de splendeur s'environne ;
Les vitres du hameau, là-bas, sont tout en feu...
Que c'est beau, que c'est grand, que c'est charmant, mon Dieu !
La nature est un flot de vie et de lumière :
Oh ! je n'ai pas de père et je n'ai pas de mère,
Nul ne peut me sauver, nul ne peut me guérir,
Je suis seule en ce monde, et je me sens mourir !... »

Quelle douceur, quelle charmante tristesse répandues dans tous ces vers ! comme on sent bien tout ce que veut vous dire le poète : c'est admirable !

Maintenant que j'ai dit à M. Casimir Delavigne ce que j'avais sur le cœur (ce qui lui a fort peu importé peut-être), maintenant que je

lui ai fait sentir combien j'avais été peiné de sa rigueur à l'égard d'un poète, d'un frère, je vais lui avouer que je ne l'en tiens pas moins pour un homme de beaucoup de talent, pour un compositeur fort habile.

M. Casimir Delavigne a publié, outre ses anciennes tragédies du *Paria*, des *Vêpres Siciliennes* et de *Marino Faliero*, une ravissante composition qui nous a fait pleurer tous, je veux parler des *Enfans d'Edouard :* c'est une œuvre bien remarquable que celle-là, et je serais brouillé pour toujours avec M. Delavigne, que sa tragédie lui rendrait à jamais mon estime. L'examen de cette pièce serait trop long ; disons seulement qu'elle est admirable ! Tout le monde l'a vue d'ailleurs, tout le monde a versé des larmes sur la touchante histoire des infortunés *Enfans d'Edouard*.

M. Casimir Delavigne n'a pas seulement essayé du genre tragique, il a voulu aborder aussi la haute comédie, et il a parfaitement réussi : l'*Ecole des Vieillards* et les *Comédiens* sont de charmantes pièces qu'on ne peut se lasser d'entendre. M. Delavigne a un peu gâté sa réputation par la malencontreuse publication de cette œuvre assez mauvaise, qu'il a dernière-

ment décorée du titre pompeux de la *Popularité.*

M. Delavigne est l'auteur d'un charmant recueil de poésie, intitulé les *Messéniennes ;* c'est là où le peuple de Paris a été chercher la *Parisienne.* Heureusement il y a dans le volume d'autres délicieuses créations qui font oublier celle-là.

Comme je vous l'ai dit déjà, M. Casimir Delavigne a un frère, et ce frère, M. Germain Delavigne, tend tous les jours à monter sur les épaules de son frère, c'est à dire à lui voler un peu de sa réputation.

Que M. Casimir y prenne garde, M. Germain s'est déjà lancé dans l'opéra, et, s'il n'y fait attention, il se verra bientôt détrôné par lui dans la tragédie. M. Casimir Delavigne n'a pas l'air de redouter un semblable événement; il est de cette classe d'hommes, je l'ai dit déjà, qui ne croient pas qu'il soit possible de les dépasser.

Les gens les plus heureux de la terre sont, je crois, ceux qui ont la meilleure opinion d'eux.

Cette maxime, qui n'est pas neuve, est au moins consolante, et M. Casimir Delavigne doit être bien heureux!

M. GUIRAUD.

Voilà l'élégie personnifiée! M. Guiraud la représente aussi complètement que possible, et il faut avouer vraiment qu'elle n'est pas trop mal soutenue.

M. Guiraud est un homme de talent qui a fait ses preuves, et dont les écrits n'ont pas, malheureusement, la vogue et la réputation qu'ils mériteraient d'avoir. Sans parler de ses poésies en général, qui sont cependant fort bonnes, je citerai de lui, comme autant de li-

vres éminents, les tragédies qu'il a composées il y a long-temps déjà, et que le théâtre semble avoir aujourd'hui tout-à-fait oubliées. M. Guiraud, dans les *Machabées*, nous a dépeint admirablement le courage et la force d'un homme qui ne veut à aucun prix sacrifier ses convictions; et dans le *Comte Julien*, ainsi que dans *Virginie*, il nous a tracé un tableau aussi saisissant que vrai, de tous les sentiments exquis du cœur de l'homme.

C'est à M. Guiraud que nous devons encore les *Élégies savoyardes*, livre pour lequel l'auteur semble avoir une prédilection toute particulière et aussi juste que naturelle. *Flavien* et les *Révélations* sont les principaux morceaux littéraires en prose qu'ait publiés M. Guiraud; et ses *Poésies élégiaques*, son *Césaire*, et tous ses articles littéraires en général, prouvent que chez lui le travail est aussi facile qu'heureux, et qu'enfin sa plume, exercée depuis long-temps, saurait au besoin traiter toutes les questions, aborder les sujets les plus différents.

M. Guiraud est un homme recommandable sous tous les rapports; ses convictions religieuses et politiques sont parfaitement établies;

attaché de cœur aux anciennes institutions, il se tient, à l'égard du gouvernement qui nous régit, dans une réserve polie et convenable. Doué d'un tact exquis et d'une connaissance approfondie du cœur humain, il sait, au besoin, prouver qu'il a du caractère, et ceux qui voudraient le juger sur son extérieur simple et modeste risqueraient beaucoup de le juger mal. M. Guiraud a des manières parfaites, un savoir-vivre remarquable, et il a, en outre, infiniment d'à-propos dans l'esprit. Un seul trait pourra mieux le faire connaître que tous les éloges que je pourrais en faire : j'aime mieux le laisser parler lui-même.

M. L***, neveu d'un de nos députés influents, jeune homme aussi fat que nul, se trouvait dans un salon où était réuni déjà un cercle assez nombreux quand on annonça M. Guiraud.

M. Guiraud, qui est un excellent homme, poli comme on l'était jadis, et qui ne conçoit pas ce genre actuel de se présenter dans un salon sans saluer personne, s'avance vers un cercle d'hommes où trônait M. L***, et, s'adressant à lui aussi bien qu'aux autres, il s'incline.

— Eh ! bonjour, papa Guiraud ; comment va

votre santé? dit M. L**, qui sans doute avait beaucoup dîné.

— Mieux assurément, Monsieur, que votre langue, qui me semble aller ce soir bien de travers!

Cela dit, M. Guiraud passa outre et gagna l'autre partie du salon.

M. Guiraud, comme on peut le voir par ce seul trait, sait donner de bonnes leçons. Je ne sais si celle-ci a profité à M. L**; toujours est-il que maintenant il se garde bien de réclamer près de M. Guiraud une paternité qui lui a valu une aussi bonne semonce.

M. Guiraud, membre de plusieurs sociétés de bienfaisance, est aussi aimé qu'honoré de tous ceux qui le connaissent. Sa vie, simple et modeste, s'écoule un peu loin du fracas du monde, mais elle n'en a pas moins droit à tous nos éloges. Les pauvres le chérissent comme un père; les malheureux, comme un consolateur. A l'Académie, il parle peu, mais il n'en pense pas moins, et son jugement sain et juste vaut bien, je vous le jure, celui du bruyant M. Jouy.

M. DE LAMARTINE.

M. de Lamartine est encore une des gloires de l'Académie. S'il n'avait pas voulu sacrifier à la politique les plus belles inspirations de son génie, il serait à l'heure qu'il est le plus complet de nos poètes ; mais il a mieux aimé aller demander à la tribune des applaudissements passionnés, et sa couronne de poète s'est effeuillée à mesure que la politique, cette froide mère de l'égoïsme, s'est emparée de son cœur.

M. de Lamartine tenterait vainement aujourd'hui de composer de nouvelles *Méditations ;* il

n'y parviendrait pas. Il lui a fallu, pour écrire d'aussi mélodieuses pensées, déployer et répandre à profusion toutes les forces de son âme de vingt ans, toutes les mille ressources de ses inspirations de jeune homme, toute son ardeur de jeune poète, toutes ses idées d'enfant, si j'ose le dire. Il faut qu'un poète soit jeune ; il vient un âge où le cœur se dessèche, où les larmes ne coulent plus, où l'esprit devient indifférent, où la pensée s'éteint. Quand les poètes en sont venus là, il ne faut plus qu'ils écrivent. Je ne veux pas dire que M. de Lamartine en soit arrivé à ce point : non, assurément. Mais aujourd'hui que la gloire de la tribune est le seul but de ses travaux, qu'il veut surtout être applaudi là, je ne crains pas de le répéter, M. de Lamartine ne pourrait plus écrire un second volume de *Méditations*, non pas, encore une fois, que ses forces lui manqueraient, que sa verve poétique l'abandonnerait, mais parce qu'il ne trouverait plus au fond de son cœur ces douces et fraîches inspirations du jeune homme qui n'a pas encore vécu, et qu'il lui faudrait emprunter à la fiction la réalité qu'il voudrait peindre.

Maintenant que la politique, avec tout son

cortége de ruse et de mensonge, s'est emparée de cette belle âme de poète, si peu faite pour abriter son insensible et égoïste calcul; maintenant que les lauriers politiques semblent bien plus verts à M. de Lamartine que sa couronne déjà fanée de poète; maintenant qu'il répand à profusion, dans ses discours, les belles idées que son esprit de poète aurait formulées jadis en vers si harmonieux; maintenant, enfin, que le cœur de M. de Lamartine tend chaque jour à se dessécher au contact terrible de cette ambitieuse politique qui le mine, il nous faut presque désespérer du génie du poète; il nous faut oublier que M. de Lamartine a créé, il y a bien long-temps déjà, l'*Ode à Napoléon* et la sublime pensée du *Crucifix!*

Après avoir tâché d'établir ainsi le dépérissement réel (c'est l'expression) du génie poétique de M. de Lamartine, j'aurai encore le courage de vous peindre l'inutilité de ses efforts politiques; je m'entends en parlant ainsi, et je vais tâcher que vous me compreniez aussi. M. de Lamartine, comme tous les cœurs ardents, est pénétré de ce qu'il soutient, imbu de ce qu'il défend; c'est un homme qui ne parle jamais que d'après une conviction, et, en cela, nous

devons surtout lui adresser des éloges. Mais chez M. de Lamartine l'esprit est aussi prompt qu'habile ; une idée remplace vite une autre idée ; et, comme pour l'auteur de *Jocelyn* une idée n'est rien moins qu'une conviction, il en résulte que les convictions de M. de Lamartine varient et s'altèrent au moindre souffle de son intelligence active.

M. de Lamartine pourra rendre d'immenses services à ceux dont il embrassera la cause ; son éloquence est telle, sa parole a tant d'empire, le respect qu'inspire son nom est si universel, l'attention que lui prête la France est si grande, que sa seule réputation assurera presque toujours à sa parole un succès, ou au moins évitera une défaite. Mais à quoi aboutira cette éloquence ? à quoi servira cette victoire ? M. de Lamartine, successivement ami et partisan de toutes les belles idées, les défend chaleureusement toutes ; il ne s'aperçoit pas qu'en défendant celle-ci, il condamne celle-là qu'il soutenait hier, et que la victoire d'aujourd'hui détruit tout l'effet de celle des jours passés.

Et puis M. de Lamartine est par trop poète quand il est orateur ; il séduit bien la foule, mais il ne la convaincra pas : les gens de tact et

de réflexion ne se laisseront pas prendre à ses belles phrases pompeuses et bien dites! Comme tous ceux qui ne parlent que pour s'attirer des éloges, M. de Lamartine considère bien plutôt, en abordant la tribune, l'effet qu'il produira que la pensée qu'il défendra ; il est bien convaincu de cette pensée : son cœur honnête et pur ne la défendrait pas sans cela. Mais il oublie à la tribune que c'est une pensée qu'il défend ; il ne vise qu'à prononcer des mots à effet, et il arrive souvent qu'en descendant de la tribune, après un magnifique discours, M. de Lamartine, en recevant les applaudissements de la foule, ne songe pas seulement si ces applaudissements vaudront, à la cause qu'il défend, un triomphe ou une défaite.

M. de Lamartine est grand et digne; vous l'avez tous vu sans doute : c'est cet homme à front haut et déjà découvert, à figure allongée et régulière, qui se tient toujours froidement assis à son banc de député. Son regard est doux, son sourire affable; il est rare qu'il n'ait pas la main gauche passée entre les deux avant-derniers boutons de sa redingote, qu'il boutonne presque toujours jusqu'au menton. Doué d'un organe charmant, M. de Lamartine

sait parler avec une inflexion musicale véritablement séduisante : il possède au plus haut degré cette voix harmonieuse que les femmes aiment tant chez un homme. Quand il défend une cause, il le fait avec tant de noblesse et de dignité, qu'on a peine à ne pas approuver ce qu'il dit. Ses gestes sont pleins d'à-propos ; son regard, dont il n'abuse pas, manque rarement son effet quand il le fixe et l'arrête. Il y a jusque dans sa main quelque chose de grand et de noble, qui donne à son moindre mouvement la plus majestueuse dignité. Son front élevé, sa chevelure déjà rare, son beau profil allongé, l'aménité de son visage, tout en lui, enfin, concourt à le rendre incontestablement le plus digne et le mieux posé de nos orateurs. M. de Lamartine, en ce genre, peut passer pour un type. Les plus belles séances de la Chambre sont celles où il parle, et, depuis long-temps, le parlement français n'avait assisté à une plus belle lutte que le jour où M. de Lamartine, du haut de la tribune, et véritablement inspiré ce jour-là, a condamné l'odieux calcul qui, pour donner le change aux esprits, ramenait à Paris les cendres de l'empereur. Si la Chambre n'avait pas été alors com-

posée de cette majorité forcée que l'intrigue et la corruption rendent tous les jours plus nombreuse, nul doute que M. de Lamartine n'eût remporté une éclatante victoire ; mais il avait affaire à des hommes dont le cœur était fermé à toutes les inspirations généreuses, et qui ne pouvaient aller contre la nécessité d'un vote qui leur était imposé. Il fallait que ces hommes eussent le sentiment bien arrêté de leur obéissance à celui qui les poussait, pour résister à ces belles paroles de M. de Lamartine qui leur rappelait si éloquemment que le cercueil de Napoléon était bien mieux placé à Sainte-Hélène, sur un rocher presque aride, protégé, pour ainsi dire, par l'immensité de la mer qui venait battre sa cime, plutôt qu'enfermé et écrasé sous le dôme, mesquin pour lui, du plus grand monument de France.

Je ne parlerai pas du mérite littéraire de M. de Lamartine : chacun a lu toutes ses œuvres ; il suffit seulement de les nommer pour rappeler tout leur charme : *les Harmonies, les Méditations, Jocelyn,* le dernier chant du *Pèlerinage de Child-Harold* sont là comme autant de preuves irrécusables du génie de M. de Lamartine.

M. DE SÉGUR.

M. de Ségur est un ancien militaire ; il occupe, jusqu'à ce qu'elle soit donnée au maréchal Soult ou à M. Bugeaud de la Piconnerie, la place réservée à l'Académie, à un maréchal de France : devons-nous nous en plaindre, je ne le crois pas ; car MM. Soult et Bugeaud ne sont pas forts sur le style en général et l'orthographe en particulier, et il serait à craindre que, rédigé par eux, le *Dictionnaire de l'Académie* ne fourmillât de fautes grossières.

M. de Ségur est l'auteur de livres justement estimés : il jouit d'une modeste réputation, comme chacun serait bien aise de voir la sienne s'élever; il n'a pas l'ambition d'être un grand homme, la réalité le fait homme de talent : je ne crois pas que M. de Ségur en désire davantage; il aurait tort : d'ailleurs, il est fort heureux comme il est.

M. de Ségur a écrit l'*Histoire de Russie et de Pierre-le-Grand*, livre remarquable, surtout par les aperçus historiques de la plus grande vérité, et l'*Histoire de la campagne de* 1812, œuvre supérieure encore à l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Son style est aussi clair que net, et une brillante narration rend toujours intéressants les faits les plus minimes : M. de Ségur, en publiant cet ouvrage, s'est acquis surtout les applaudissements de tous les vieux militaires.

M. de Ségur vient régulièrement à toutes les séances académiques; c'est un homme minutieux, comme tous les anciens militaires, ponctuel comme tous les véritables historiens : sa cravate est toujours parfaitement mise, et la dure crinoline, qui la compose infailliblement, maintient admirablement sa tête sur ses deux

épaules. Son habit n'a jamais de tache, son pantalon est vierge de la plus légère atteinte de boue.

Il n'a qu'un regret à l'Académie, c'est d'être obligé de s'asseoir tout auprès de M. Villemain, dont la malpropreté le désespère, et qu'il méprise, sous ce rapport, tout autant au moins que MM. Cousin et Tissot.

M. de Ségur a conservé toute la gaîté et tout l'à-propos de son esprit : c'est un vieillard aimable, et dont la société plaît autant que la conversation séduit.



M. LEBRUN.

M. Lebrun ne vient aux séances académiques que pour dormir, et uniquement pour dormir. Il le sait, il l'avoue : c'est de son propre consentement, de sa propre volonté qu'il vient continuer à l'Institut les doux rêves de la nuit dernière, qui lui ont montré, sans doute, les reprises, au Théâtre-Français, de ses tragédies d'*Ulysse* et de *Pallas !*

M. Lebrun, qui est un petit vieillard à l'œil vif et gai, sait fort bien qu'il y a pour les mem-

bres présents aux séances académiques des jetons, qui finissent par rapporter, au bout de l'année, une somme assez ronde, et le brave homme se garderait bien d'en laisser égarer un au profit surtout de M. Jay, qu'il déteste, et qui, comme lui, ne vient guère aux séances que dans ce but légèrement intéressé.

Au moins, si M. Lebrun sommeille, c'est tranquillement, doucement, sans bruit, sans soupir : il n'imite ni la trompe de chasse, comme M. Tissot, ni le roulement d'une voiture, comme M. Baour-Lormian, dont le sommeil est vraiment terrible. M. Lebrun s'est fait faire un petit oreiller portatif : ce coussin le quitte rarement ; il l'apporte aux séances, le pose doucement dans son fauteuil, s'installe commodément aux yeux de tous, dépose à côté de lui tabatière, montre, lunettes et mouchoir, croise ses mains sur sa poitrine, puis bientôt s'endort du sommeil du juste ; et cela se répète à toutes les séances, c'est-à-dire aussi souvent qu'il plaît à M. Lebrun de venir s'asseoir dans son fauteuil.

Qu'a donc fait M. Lebrun pour se croire ainsi dispensé de prêter attention aux doctes travaux de l'Académie? Quelle œuvre trans-

cendante a-t-il publié, qui puisse désormais le dispenser de toute peine? Il est l'auteur de *Marie Stuart !*

Oui, cette pièce, dans laquelle vous avez applaudi sans doute la jeune tragédienne qui s'est levée naguère au milieu de toutes nos pauvretés tragiques, et sans contredit encore pour la complète béatitude de M. Lebrun, cette pièce de *Marie Stuart* est sortie du cerveau, aujourd'hui si engourdi, de ce même M. Lebrun. C'est lui qui a écrit les beaux vers que Rachel dit si bien, et qui font tant d'impression, par cette raison toute simple que ce qui est malheureux intéresse, et que ce qui émeut fait verser des larmes.

Mais quelle déception pour M. Lebrun, s'il voyait demain sa pièce jouée par une actrice médiocre, et qu'il reconnaîtrait bien vite que ce n'est pas seulement ses vers qu'on applaudit, mais ceux, et surtout celle qui les disent !

M. Lebrun le sait bien, aussi, il ne peut contenir sa joie les jours où l'affiche du Théâtre-Français annonce une représentation de *Marie Stuart*, et il s'en va répétant tout bas et sans cesse : « Si seulement cette brave Mlle Rachel voulait reprendre aussi *Ulysse* et *Pallas* ! »

M. Lebrun promettrait bien de ne pas manquer une seule représentation de ces deux pièces ; car *Ulysse et Pallas* sont les deux autres bras de cette œuvre d'immortalité, dont le sommet est *Marie Stuart*.

M. Lebrun, quoi qu'il en soit, se garde bien de manquer aux représentations du Théâtre-Français, quand on y joue sa pièce, et Dieu sait s'il a jamais oublié d'applaudir la fin du quatrième acte : M. Lebrun considère avec raison qu'il y a toujours assez d'autres mains pour applaudir les œuvres des autres, et partant de ce principe, qui dit qu'il est toujours mieux de faire ses affaires soi-même, il réserve les battements de ses mains pour ses propres tragédies.

Pourtant, c'est un bon et brave homme que M. Lebrun, et je serais désolé qu'on soupçonnât que j'aie voulu en dire du mal ; il n'en est rien, absolument rien, et il est incontestable que M. Lebrun, avec ses tragédies, ses odes et toute sa poésie en général, vaut encore mieux que beaucoup de ses collègues, qui s'écarquillent vainement les yeux, pendant qu'il repose doucement sur son petit oreiller aux séances académiques !

M. DE BARANTE.

M. de Barante est un de ces hommes privilégiés du jour, qui sont parvenus à faire de leurs familles de véritables petites dynasties. Grâce aux services rendus et aux complaisances ministérielles, ces messieurs ont toutes les faveurs de notre gracieux gouvernement. Les places abondent dans leurs familles : les recettes générales, les places de conseillers aux cours royales, les fonctions les plus élevées et les plus rétribuées de la diplomatie, les plus hauts

postes même de la diplomatie, tout vient au-devant d'elles ; elles n'ont qu'à parler, elles obtiennent de suite. Il y en a quatre ou cinq surtout, qui sont par trop remarquablement heureuses sous ce rapport pour ne pas être connues, et si vous lisez quelquefois le *Moniteur*, il est impossible que vous n'y trouviez pas journellement des noms comme ceux des *Decazes*, des *d'Argout*, des *Comte*, des *de Barante* : les familles de ces messieurs sont la plaie du budget ; elles absorbent à elles seules des traitements féeriques. L'Etat donne à la famille de M. de Barante, qui n'est pas bien certainement la plus rétribuée, pour un million au moins de places. M. de Barante touche d'abord 300,000 francs comme ambassadeur ; puis il y a un président de cour par ici, un attaché d'ambassade par là, un receveur-général de ce côté, un directeur d'une administration de celui-là : bref, toute la famille est placée, et concourt avec joie au dépècement du million. Il n'y a rien à dire, la magnificence ministérielle a parfaitement fait les choses : il faut, par exemple, qu'elle ait eu bien à se louer de ses serviteurs ; car rarement elle est généreuse gratis.

M. de Barante n'en est pas moins pourtant

un historien aussi élégant qu'éclairé : je veux lui rendre entièrement justice, et je déclare ici que son histoire des *Ducs de Bourgogne* est un ouvrage remarquable, comme nous en avons malheureusement bien peu en France. A part des longueurs, dont la suppression réduirait au moins de deux volumes son ouvrage, le livre de M. de Barante peut passer pour un de nos meilleurs écrits historiques.

M. de Barante répète trop souvent la même chose, voilà le défaut principal de son livre ; mais personne ne lui conteste cependant qu'il n'ait publié un travail consciencieux et méritoire. Ses *Mémoires sur madame de La Rochejaquelein* et ses *Études littéraires sur le XVIII[e] siècle* sont loin de valoir son grand ouvrage : on doit pourtant savoir gré de ces livres à M. de Barante, qui a voulu s'essayer dans plusieurs genres.

On prétend que M. de Barante travaille en ce moment à un grand ouvrage sur la Russie, qu'il a rédigé durant son séjour à Saint-Pétersbourg : nous ne savons si ce travail verra bientôt le jour ; toujours est-il que nous attendons M. de Barante de pied ferme.

M. BAOUR-LORMIAN.

Voilà bien le plus résolu dormeur de l'Académie ! Vous le connaissez déjà, car je n'ai pas parlé des plus petits sommeillants académiques sans vous rappeler qu'il existait quelqu'un à l'Institut qui les dépassait tous, M. Baour-Lormian.

M. Baour-Lormian a cela de commun avec M. Tissot, qu'il produit en dormant les sons les plus désagréables : c'est un ronflement continuel et sourd, qui ne vient pas par saccades,

comme cela arrive d'ordinaire, mais qui va toujours son petit train sans s'arrêter jamais. Par exemple, M. Baour-Lormian a cela d'avantageux sur son collègue, que son sommeil ne dure pas en tout temps : aînsi, ce n'est que l'été, et surtout les jours de grandes chaleurs, que M. Baour-Lormian s'abandonne dans les bras de Morphée! Cet avantage est compensé par un inconvénient, et j'ai souvent entendu dire à des académiciens qu'il valait mieux pour eux que M. Baour dormît, « car, ajoutaient-ils, quand il est éveillé, c'est le vieillard le plus insupportable qu'on puisse voir ; il veut absolument parler toujours et sur tout, ce qui ne laisse pas de nous ennuyer beaucoup plus que son pacifique ronflement. »

Vous ne savez pas ce que c'est que M. Baour-Lormian ? C'est un de ces académiciens pour lesquels l'immortalité a déjà depuis long-temps commencé, et qui ont perdu peu à peu la plus légère place qu'ils aient jamais occupée dans la mémoire de leurs compatriotes. Je vous donne en mille à deviner ce qu'a fait M. Baour-Lormian! — Des écrits philosophiques? Vous n'y êtes pas; il ne peut pas souffrir M. Droz. — Des écrits politiques? Encore moins: il a failli

jeter du vitriol dans les yeux de M. Thiers. — Des travaux historiques? Ah! bien oui! il ne regarde jamais en face M. de Barante. Ce n'est pas cela. — Mais enfin des vers, alors? Peut-être, vous approchez. Devinez quelle espèce de vers M. Baour-Lormian a eu l'ingénieuse idée de nous donner. Il a traduit Ossian en vers; il a donné à la France une traduction d'un poète dont l'existence même est contestée: voilà une bonne charge, j'espère!

M. Baour Lormian ne s'en est pas tenu là; il nous a donné aussi une traduction, également en vers, de la *Jérusalem délivrée*, ce qui nous a prouvé qu'il savait l'italien. Enfin, pour comble de mérite, il a composé et fait représenter des tragédies, *Amasis* et *Mahomet II*, et a publié un poème, l'*Atlantide*.

Sous le rapport de la quantité, M. Baour n'est pas mal monté, comme vous voyez; il est fâcheux que la qualité ne soit pas toujours et partout dans les œuvres de M. Baour.

Dans tous les cas, M. Baour n'est déjà pas tant à mépriser, et je vous assure qu'il y a dans ses vers, et surtout dans quelques satires qu'il a publiés, autant d'esprit que de verve.

L'Académie des jeux floraux, à Toulouse, a

tiré au sort les noms de trois académiciens de France qui devaient juger, cette année, tous les morceaux poétiques adressés au concours ; le hasard a désigné M. de Châteaubriand, M. Victor Hugo et M. Baour-Lormian. Tous les journaux, en enregistrant cette nouvelle, semblent s'être donné le mot pour ajouter tous cette phrase insidieuse : « Il y a, parmi ces trois noms, un nom qui doit se trouver bien étonné de se voir accolé aux deux autres. »

C'est méchant, très méchant, parce que vraiment ce bon M. Baour-Lormian est tout aussi capable de juger une pièce de vers qu'un autre. D'ailleurs, si les concurrents craignent son jugement, qu'ils se rassurent ; M. Baour-Lormian dormira pendant que M. de Châteaubriand prononcera !

NOTE.

—

Nous venons d'apprendre la mort de M. Campenon, arrivée il y a quelques jours seulement, et alors que l'impression de ce volume était déjà presque entièrement terminée. Nous ne pouvons donc changer notre article ; mais, en présence d'un événement aussi fâcheux, toute interprétation légère doit disparaître pour faire place à des regrets réels. M. Campenon était, avant tout, un homme de bien, et sa mort ne peut être qu'une perte pour le pays. Sa bonté

était inépuisable, et ce sont assurément les pauvres et les malheureux qui déploreront le plus la mort de leur continuel bienfaiteur.

Ajoutons enfin que la mort de M. Campenon laisse une place vacante à l'Académie, et que déjà, sans doute, toutes les ambitions avouées ou cachées se remuent et s'agitent pour se disputer son fauteuil. S'il n'en était pas ainsi de tout dans la vie, nous pourrions déplorer cet empressement inconcevable, que chacun témoigne, de remplacer celui qui n'est plus ; mais nous aimons mieux conjurer l'Académie française de donner pour successeur à M. Campenon un homme de mérite, et de mérite littéraire surtout. Sans nommer personne, nous savons bien pour qui nous faisons des vœux !

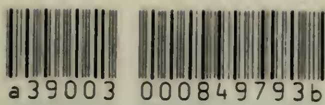
FIN.

TABLE.



IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Cie,
RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

E




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 14 02 03 12 7